

HORS-SÉRIE SEPT. 2015

Les Rennais

Le magazine de l'information municipale



LES MURMUR(E)S DE LA VILLE

UN ÉTAT DES LIEUX DE LA PEINTURE
URBAINE À RENNES

REPÈRES

- Rennes et le « street art »: paroles d'élus et paraboles de pros / p. 4
- 2015, l'odyssée de l'espace public : Teenage Kicks, un événement majeur à l'agenda / p. 12
- Du street art au strict art, quelle politique publique adopter ? / p. 20
- Régal de portraits / p. 36
- Game of Thrones, game of Rennes / p. 56
- De la rue aux galeries : street art... contemporain ? / p. 62
- Salut les poteaux : un street art sophi... sticker / p. 69
- La quête du graff : le street art dans les starting blogs / p. 72
- Un jeudi avec Mardi noir et les autres / p. 74
- Édition spaciele : quelques repères littéraires / p. 76

MOTS CLÉS

Mathias Brez, Patrice Poch, Heol, La Crémérie, GIEM, Street art sans Frontières, Les Bons copains, Roazhon Colors, Clet Abraham, Žilda, War, Dezer, Les Freemouss, Mari Gwalarn & Seth, Mardi Noir, Mioshe, les frères Ripoulain, Ali, Martin Bineau, Leyto Mahé, Sophie Cardin, Arrival, Mémé, Yves Duteil, DëUG, etc



OURS

- Directeur de la publication : Sébastien Sémeril
- Directeur général de la communication et de l'information Rennes Métropole – Ville de Rennes : Laurent Riéra
- Directrice générale de la culture Rennes Métropole Ville de Rennes : Corinne Poulain
- Coordination éditoriale et rédaction : Jean-Baptiste Gandon
- Ont collaboré à ce numéro : Olivier Brovelli, Didier Gouray, Éric Prévert
- Couverture : War, photographie : Richard Volante
- Direction artistique : Studio Bigot
- Impression : Image Graphic
- Dépôt légal : ISBN - 978-2-9164-8607-9

SUR LES MURS, RIEN ?

Sur les murs, rien ? Bien sûr que si, des lémuriens, ou plutôt des suricates ! Roi des animaux et des amis mots, War transforme depuis quelques années la ville en zoo urbain ou en animal factory, à vous de voir. Aussi anonyme que ses œuvres sont connues, l'artiste a accepté de se prêter au jeu collectif : réaliser une fresque sur commande, en plein jour, et destinée à la Une du magazine que vous parcourez en ce moment même. Pour lui, cette « première » est plurielle : il a travaillé sans la lune pour l'éclairer et son papa suricate, mesuré de pied en cap, culmine à 11 mètres de haut. Perché sur son échafaudage, et armé de sa perche de 6 mètres de longueur, le peintre a pu laisser libre court à son art pointilliste grand format. Waouh, ou plutôt War !

Découvrez le making-of de cette aventure en vidéo sur rennesmetropole.fr



LES MOSAÏQUES D'INVADER EN SONT LE SYMBOLE. LE STREET ART EST DEPUIS LONGTEMPS SORTI DES TERRAINS VAGUES POUR ENVahir LA VILLE. IL REDES-SINE SES CONTOURS, BOUSCULE SES CONVENTIONS, INTERROGE SON QUOTIDIEN. CE FAISANT, IL INVENTE, DEVANT NOUS, UN NOUVEAU LANGAGE ARTISTIQUE. CELUI D'UNE CULTURE À LA PORTÉE DU PLUS GRAND NOMBRE, SANS MÉDIATION, NI COTATION. UNE CULTURE QU'IL FAUT PROMOUVOIR AU NOM DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION ET DE L'ACCÈS DE TOUS À L'ART.

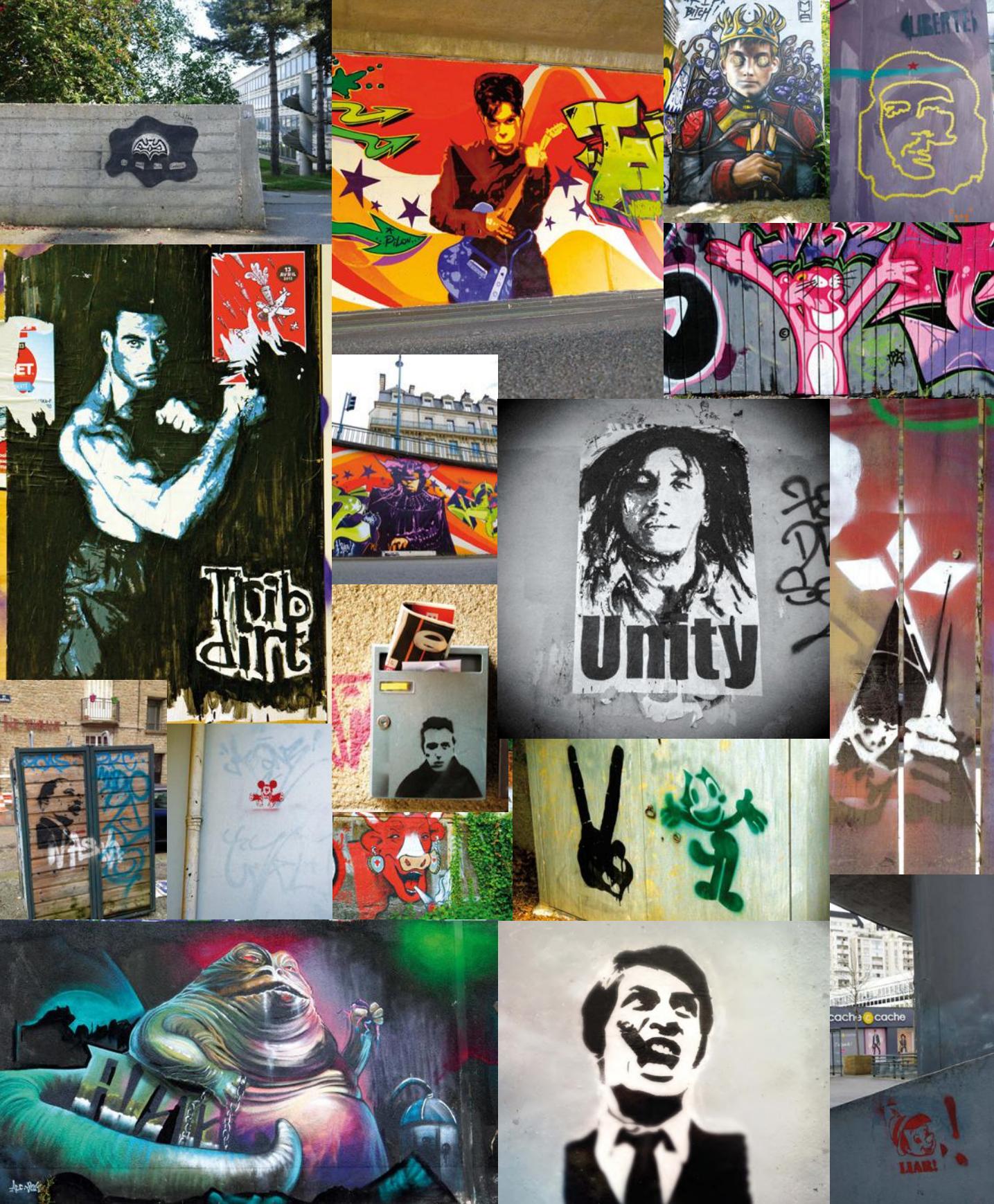
NOTRE VILLE A AINSI DÉCIDÉ TRÈS TÔT DE S'ENGAGER AUX CÔTÉS DES STREET ARTISTS, DANS LE RESPECT DE LA LIBERTÉ DE LEUR MOUVEMENT. EN PROPOSANT DES MURS, EN ACCOMPAGNANT LES PROJETS, EN STIMULANT LES COMMANDES. DE War à Blu, de la brasserie Graff au Colombier, sans compter les dizaines de créations plus discrètes, le street art a su donner, au fil des années, de la profondeur aux murs de Rennes. La 2^e édition de Tee-Nage Kicks, ou encore les rencontres urbaines, marquent aujourd'hui une étape supplémentaire dans cette transformation poétique de la ville.

LA CULTURE, C'EST UNE ÉNERGIE INDISPENSABLE POUR IMPULSER UNE NOUVELLE AUDACE À RENNES. C'EST UN TRAIT D'UNION QUI FÉDÈRE LES RENNAIS, OÙ QU'ILS HABITENT ET D'ÔÙ QU'ILS VIENNENT. C'EST CETTE IDÉE QUE NOUS DÉ-FENDONS QUAND NOUS FAISONS L'ACQUISITION D'ŒUVRES URBAINES OU QUAND NOUS PROPOSONS DES ÉVÉNEMENTS COLLECTIFS. DEMAIN, L'ART DANS NOS ESPACES PUBLICS, HORS LES MURS, DANS NOS RUES, S'AMPLIFIERA ENCORE, EN PARTICULIER AVEC LA SAISON DES DIMANCHES, QUI SERA PORTÉE PAR TOUTE L'ÉQUIPE DES TOMBÉES DE LA NUIT.

**NOTRE VILLE N'EST JAMAIS AUSSI BELLE QUE QUAND ELLE VA DE L'AVANT.
NOUS FAISONS CONFIANCE AUX ARTISTES POUR OUVRIR, AVEC NOUS TOUS,
DE NOUVEAUX CHEMINS.**

**NATHALIE APPÉRÉ
DÉPUTÉE ET MAIRE DE RENNES**

**BENOIT CAREIL
ADJOINT DÉLÉGUÉ À LA CULTURE**





STREET STARS ?



DE MISTER SPOCK À JOE STRUMMER ET DE MICKEY À E.T. L'EXTRATERRESTRE, C'EST UN VÉRITABLE WHO'S WHO QUI SE DÉPLOIE SUR LES MURS DE LA VILLE. APRÈS LA CULTURE DU GHETTO, VOILÀ CELLE DU GOTTA.





RENNES ET LE STREET ART

Des affinités électives

Respectivement adjoints à la Vie associative - Jeunesse et à la Culture, Glenn Jégou et Benoît Careil nous confirment que le « street art », loin de faire tâche sur les murs de Rennes, est une discipline artistique à part entière. Interview croisée.

Le « street art » et Rennes, c'est déjà une longue histoire...

G. J.: il est vrai que la municipalité s'est emparée très tôt de ces questions, notamment avec le dispositif « Graff dans la ville » mis en place en 2002, et qui consistait dans la mise à disposition de murs pour les graffeurs. Les missions du dispositif ont évolué afin de mieux répondre aux demandes de l'ensemble des pratiquants et artistes urbains issus du graffiti ou non et vont aujourd'hui bien au-delà d'une simple mise à disposition de murs. D'où le changement de nom du dispositif: le Réseau Urbain d'Expression – le RUE.

On a l'impression que le « street art » est partout aujourd'hui, y compris au cœur de nombreux événements culturels rennais.

G. J.: sans parler de Teenage Kicks dont la 2^e édition se déroulera en septembre, ou de l'Odyssée urbaine créée en mars dernier, le « street art » infuse de plus en plus de manifestations culturelles notamment portées par le C.R.I.J, telles que Dazibao, Tam-Tam ou Quartiers d'été. Mais il y aussi Yaouank, les Trans Musicales, Rock'n Solex, et j'en oublie.

Qu'est-ce que le « street art » selon vous ?

B. C.: sans hésiter, il évoque selon moi une technique particulière, à savoir la bombe de peinture. Le second para-



J.B. G.



Didier Bouray



D.G.

mètre est l'inscription de cette forme d'expression dans l'espace public. Après, ce qu'on englobe dans l'expression « street art » peut être l'expression de cultures très variées, hip-hop bien sûr, mais aussi techno. Plus récemment, les Rennais ont également pu constater que l'on peut rendre hommage à un personnage historique à travers le graffiti. Je pense bien sûr à Marcel Callo.

G. J.: je vois le street art comme une appropriation par des artistes de l'espace public. Cette discipline se nourrit du partage et du passage, il s'adresse au maximum de gens et de manière gratuite. Enfin, qui dit « street art » pense graffiti, mais le genre ne cesse d'évoluer. Certains intègrent l'environnement comme matière première de l'œuvre, d'autres creusent les murs au marteau-piqueur...

À Rennes, les « street artists » ont la direction de la jeunesse comme simple interlocuteur. N'est-ce pas un peu anachronique ?

B. C.: Le street art désigne selon moi une discipline artistique inscrite dans l'histoire de l'art : je pense à Jean-Michel Basquiat et aux graffeurs underground new-yorkais des années soixante-dix. Aujourd'hui, beaucoup de « jeunes » graffeurs rennais ont plus de 40 ans, certains d'entre eux sont reconnus dans le monde entier, et paradoxalement inconnus chez eux. Reconnaître ces artistes pour leur apport à la vie culturelle et artistique est aujourd'hui un devoir pour la collectivité, par souci de vérité sur l'art du XXI^e siècle, par respect de leur dignité et

au titre de la promotion de la diversité des expressions culturelles.

G. J.: les premières évolutions se font sentir. La 2^e édition de Teenage Kicks, par exemple, ne sera pas gérée par la Direction Vie Associative - Jeunesse, mais par celle de la Culture. Je vous l'assure, il ne s'agit pas seulement de cuisine interne. Cela dit, la notion de transmission est fondamentale en matière de « street art », peut être plus que dans les autres disciplines artistiques. Les peintres de rue véhiculent encore de nombreuses peurs : ils représenteraient une jeunesse vandale, apporteraient de la saleté...

L'intervention de la personne publique n'est-elle pas incompatible avec la pratique du street art ?

B. C.: le rôle de la municipalité est de fournir un cadre pour assurer l'expression de cette liberté artistique.

G. J.: la notion de vandalisme reste assez floue. Certains graffs « sauvages » sont parfois très bien trouvés. Parfois, même, ils tombent très bien. Mais l'inverse est également vrai. Quant aux tags et aux signatures, mon avis est que leur intérêt artistique est mitigé. Après, les artistes doivent prendre leurs responsabilités : par rapport au choix d'un lieu, d'un motif. Est-ce le bon endroit ? Le bon graffiti ?

Quels sont vos premiers souvenirs de « street art » ?

B. C.: j'ai moi-même pratiqué le détournement de publicités dans ma jeunesse, au sein du collectif L'éternueur. Nous avions une approche situationniste, que nous retrouvions aussi dans notre groupe de musique Billy Ze Kick. Je sais donc d'autant mieux qu'il est important quand on est jeune d'assumer ses actes. .../...



J.-B. G.

La peinture urbaine est devenue un phénomène de mode, les œuvres fleurissent sur les murs, les sols, les toits et les poteaux, au risque, d'une certaine « pollution »...

G. J.: la Ville continue à répertorier les murs sur lesquels les street artists pourraient s'exprimer, à recenser les bailleurs ou les acteurs économiques susceptibles d'être demandeurs... La tendance actuelle est qu'il y a de plus en plus de belles choses.



D. G.

B. C.: les problèmes sont les tags, qui n'ont aucun sens par rapport à la vie de la cité.

G. J.: le développement des réseaux sociaux tel qu'Instagram change beaucoup de choses dans notre façon d'appréhender le « street art ». Le partage va aujourd'hui bien au-delà de la rue.

Ceux qui refusent tout cadre, tout contrôle, que leur dites-vous ?

G. J.: on ne peut pas faire comme s'ils n'existaient pas. Ils sont invités à venir s'asseoir à notre table, je ne peux pas dire mieux.

B. C.: le soutien de la Ville au festival Teenage Kicks doit permettre d'atteindre tous les objectifs cités précédemment. Cette manifestation est aussi importante que la Biennale d'art contemporain qui aura lieu l'année suivante. Je dirais même que les deux événements sont complémentaires.

L'horizon rennais du street art semble donc assez dégagé...

B. C.: tout à fait. La municipalité associe Teenage Kicks à d'autres acteurs et événements. L'idée serait de mettre en place un mois des arts visuels, qui engloberait par exemple les portes ouvertes dans les ateliers d'artistes, l'exposition photographique de la place de la Mairie...

G. J.: Rennes est en train de marquer des points dans le domaine des cultures urbaines. Je voudrais citer le remarquable exemple de l'Antipode MJC, à l'origine des rencontres Urbaines, dans le quartier Cleunay. Cette manifestation croise les initiatives artistiques, ludiques voire sportives entre amateurs de tous âges, passionnés et professionnels, et peut-être le théâtre de premières mondiales : comme cette fresque de 30 mètres de haut peinte par Heol suspendu dans son harnais et dirigé sur la paroi par une équipe de grimpeurs, sur l'immeuble du Grand Bleu, à l'occasion de l'Odyssée urbaine.

Des années après, l'œuvre de Blu est toujours là, intacte, alors qu'il n'y a ni vigile ni caméra pour la protéger. Les gens ne sont donc pas si incivilisés...

B. C.: cela signifie que cette œuvre est portée par tous, qu'elle fait sens par rapport à la vie de la cité. Ce sont les habitants, les jeunes eux-mêmes et non un obscur expert, qui décident de la valeur de l'œuvre, c'est tout simplement réjouissant.

Un coup de cœur pour un graff ?

B. C.: tout ce qui est d'esprit « techno ».

G. J.: le portrait creusé à même le mur au marteau piqueur par Vhils. C'était en 2013, aux Ateliers du Vent, à l'occasion de Teenage Kicks. Mais j'apprécie énormément la fresque de Seth visible depuis le métro aérien, entre les deux stations de Villejean.

B. C.: le street art est un levier intéressant de la qualité de vie et du vivre ensemble. Tant mieux s'il peut mettre un peu de couleurs dans la ville.

Propos recueillis par Jean-Baptiste Gandon

LE POINT DE VUE DE GAËTAN NAËL

DIRECTEUR DES RESSOURCES URBAINES

À Cleunay, la MJC Antipode accueille régulièrement des expositions et des performances dévolues aux arts graphiques et urbains. Gaétan Naël y est adjoint de direction. Il est aussi un amateur de belles images et un témoin avisé de la scène plastique urbaine rennaise.

Quelle place faites-vous aux arts graphiques urbains dans votre programmation de saison ?

On peut en voir en pointillé toute l'année. Le temps fort, c'est bien sûr le festival Urbaines où l'on donne à voir toutes les nouvelles pratiques culturelles des jeunes dans la ville. Le graffiti y a sa place au même titre que le parkour, le fixie ou le street golf. Pendant Urbaines, on prête notre façade à un artiste pour créer une œuvre de grande taille. War, Mioshe ou Žilda en ont déjà profité. C'est la face visible de notre intérêt pour leur art. Mais des expositions, de la microédition et des affiches de concert sont produites toute l'année.

Comment se porte la scène rennaise ?

Le bassin rennais a du caractère. Il a une singularité à faire valoir, un vrai potentiel à développer. Il offre un beau panel de pratiques et des signatures déjà reconnues. Comme War, Ali, Mioshe, Poch, Rock ou Mardi Noir. Mais l'habileté technique ne fait pas tout. Il faut aussi l'envie de voyager, de faire les bonnes rencontres, de se confronter à d'autres esthétiques et de pratiquer sans se soucier des galeries ni des tendances du moment. Tout le monde n'a pas la capacité de passer à la vitesse supérieure.



J.B.G.

Rennes, bientôt capitale du street art ?

Soyons honnête: il ne se passe pas plus de choses à Rennes aujourd'hui qu'hier. Les arts urbains n'ont pas attendu des événements comme Teenage Kicks ou Urbaines pour exister. Il ne se passe pas non plus davantage de choses qu'ailleurs. On est très loin de Montréal, Berlin, Londres...

Mais le street art bénéficie aujourd'hui d'une plus grande exposition médiatique. Alors on en parle. Et les gens en parlent. *Le Toboggan* (Mioshe & Kiwsubzorus) nous a permis d'accueillir de nombreuses écoles, séduites par la démarche et le format inhabituel de cette peinture. Et je pense que *Le Coquelicot* de War va rester longtemps comme une image forte de la ville.

Les institutions politiques et culturelles accompagnent-elles le mouvement ?

Les collectivités locales ont compris que le street art faisait bouger une ville. À Rennes, le dispositif des murs autorisés est une bonne initiative. Grâce au Réseau urbain d'expression (RUE), les street artistes ont accès à des appels à projets, à des commandes publiques, à des marchés privés... C'est une reconnaissance sociale. C'est la possibilité d'en vivre aussi.

D'autres acteurs culturels leur font aussi une place, à l'image du festival de cinéma Travelling ou du réseau des bibliothèques de Rennes. Malheureusement, ce n'est pas encore le cas du petit monde de l'art contemporain, très attaché à ses cases et à ses chapelles. Pourquoi pas War au FRAC ?

Recueilli par Olivier Brovelli



Les enfants en classe de murs

Illustratrice, elle signe Badame L'Ambasadrise, mais dans le civil la rennaise Sandrine Cabon enseigne les arts plastiques à Redon. L'occasion de contextualiser cette discipline dans l'histoire de l'art et d'en préciser les tenants et les aboutissants.

Comment avez-vous élaboré votre cours sur le street art ?

Le programme d'arts plastiques est axé sur des notions: l'œuvre, l'espace, le spectateur... Je m'intéresse au rapport de l'œuvre au lieu, or le street art a la particularité de jouer avec les lieux. L'idée de « street art » est arrivée après le graffiti. Au départ, le graffiti c'est l'éloge de soi, la signature, alors que le street art c'est vraiment l'adaptation au lieu.

De quelle façon présentez-vous le « street art » à vos élèves ?

À raison d'une heure par semaine, il est difficile de développer l'histoire de l'art. Il faut surtout leur faire comprendre les enjeux plastiques et sémantiques. Impulser des choses. Je leur montre des images pour qu'ils s'en inspirent lors des exer-

cices pratiques. Par exemple, deux bandes jaunes qui se rejoignent sur une route sur lesquelles un artiste a apposé un pochoir en forme de fermeture éclair. Je leur montre aussi des affiches publicitaires qui ont été détournées ou remplacées. Je leur explique le sens politique de certaines démarches. La critique de l'espace urbain pollué visuellement par la publicité. Ou la dénonciation du pouvoir de l'argent.

Le long de la voie ferrée Rennes-Redon, WAR a peint plusieurs animaux. À la gare de Redon, il y a un poisson avec écrit à côté « i WAR HERE! ». Cette œuvre regroupe les questions philosophiques que je veux évoquer avec les élèves: manifester sa présence, jouer avec les mots, les sens, parler de combat... Ça les intéresse. La dimension de rébellion les touche à leur âge, même s'ils ne s'en rendent pas compte. En 6^e, ils communiquent facilement leurs émotions alors qu'en 3^e ils sont plus sur la réserve.

Apprécieront-ils la question de l'illégalité ?

Mon devoir de professeur est de les prévenir. Cette pratique n'est pas autorisée. Les street artists prennent un risque d'ordre judiciaire. Cette prise de liberté se paye d'une amende ou de travaux d'intérêt général.



Quelle place occupe le street art dans l'histoire de l'art ?

On peut dire qu'il remonte à Lascaux. L'art pariétal, c'est génial. On se demande ce qui a poussé les préhistoriques à faire cela. Les guides qui commentent les visites parlent souvent de chamanisme; ils réfutent que cela puisse être de l'art pour l'art. Moi je pense qu'ils avaient une démarche artistique. Bergson parle de « l'élan vital de la création ». Quelque chose vous pousse à manifester votre présence au monde.

Peut-on rapprocher des publicités telles que l'ancien mur Dubonnet place Sainte-Anne du street art ?

On ne peut pas considérer la publicité comme de l'art. Ce n'est pas le même geste. Le publicitaire cherche à vendre un produit à un acheteur, alors que l'artiste s'adresse à un spectateur, il ne délivre pas un message. **Pour Dubonnet, il s'agit plus de mémoire que d'art. C'est de la nostalgie par rapport aux publicités peintes.** L'émotion provient de la disparition d'une image qui appartenait au patrimoine visuel depuis des années.

Le street art s'est-il développé grâce au numérique ?

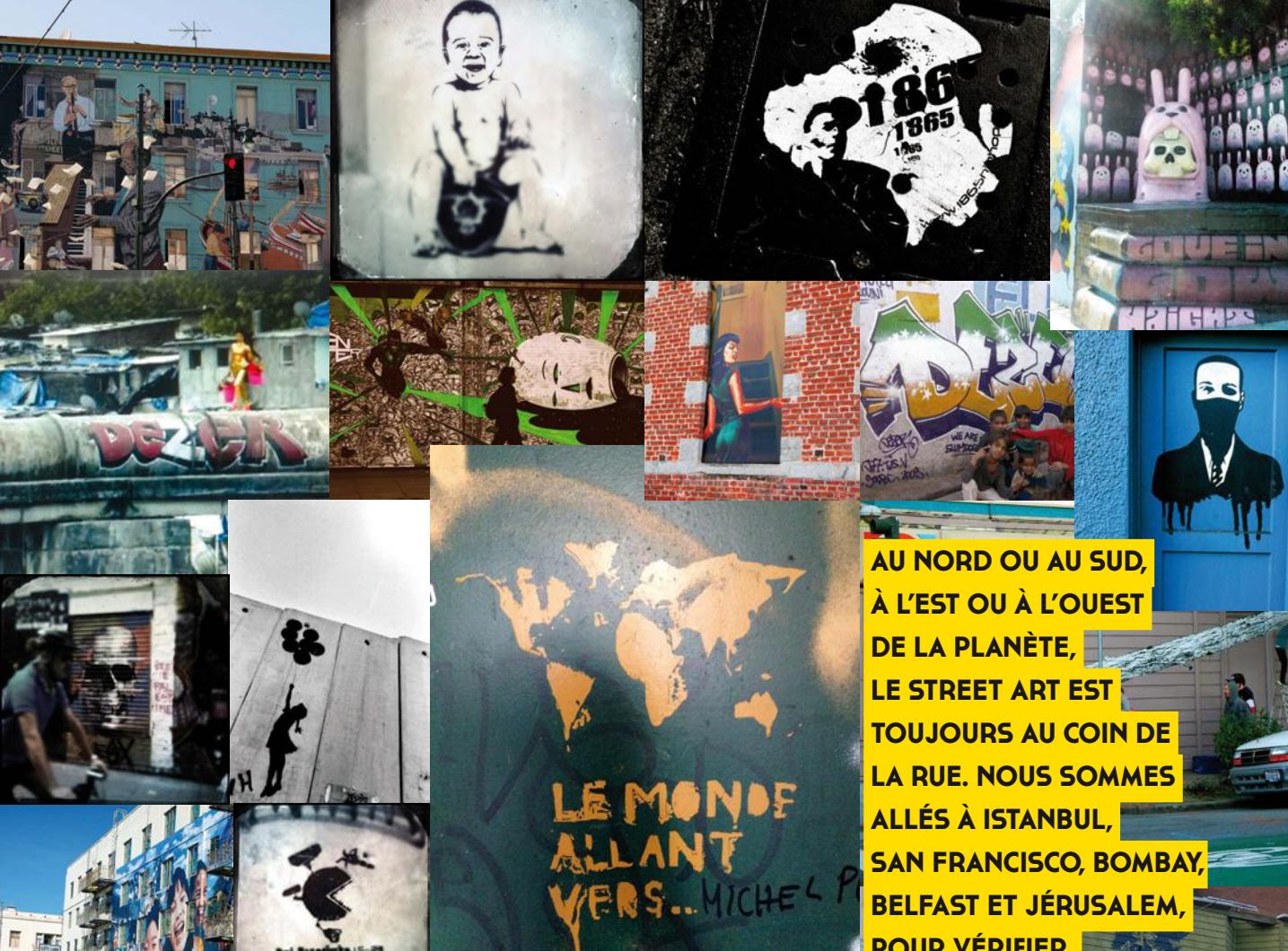
La solution qu'ont trouvé les street artists pour répondre au caractère éphémère de leurs œuvres, c'est de les prendre en photo. Même si c'est comme en musique: l'enregistrement studio n'a pas la même saveur que le live. Un artiste qui investit l'espace public, investit aussi l'espace du web. Sur son site, Invader cartographie toutes ses interventions [à Rennes, sa mosaïque est visible au-dessus de la porte du n° 8 de la rue de Penhoët, ndr]. Pas mal de sites recensent également les productions de street art. Internet a permis de diffuser des informations sur cette pratique et ainsi de gagner un public de plus en plus large.

Il y a peu de femmes parmi les street artistes...

C'est une question qui dépasse le street art. On peut parler de la place des femmes dans la création en général. **Les femmes se permettent moins de faire car on leur apprend à être plus raisonnables que les hommes.** Mais il y a des nanas dans le street art... En 2013, deux étudiantes des Beaux-Arts avaient collé des affiches sauvages sur les plaques des noms de rues pour féminiser Rennes. Aux Ateliers du Vent, Sophie Cardin (cf. p. 66) a détourné les affiches publicitaires des promoteurs immobiliers. L'une d'elles a même été taguée !

Propos recueillis par Éric Prévert





AU NORD OU AU SUD,
À L'EST OU À L'OUEST
DE LA PLANÈTE,
LE STREET ART EST
TOUJOURS AU COIN DE
LA RUE. NOUS SOMMES
ALLÉS À ISTANBUL,
SAN FRANCISCO, BOMBAY,
BELFAST ET JÉRUSALEM,
POUR VÉRIFIER.

WORLD WIDE WALLS





J.-R. G.



J.-B. G.



D.R.

TEENAGE KICKS *Rennes, Teen City*



Pendant deux mois, le festival Teenage Kicks répand du sens sur les murs de la ville. Avec Poch et Brez comme pilotes et une trentaine de pirates de l'art au menu de sa seconde édition, la biennale de peinture urbaine peut vivre sa crise d'adolescence tranquillement, car elle a déjà atteint l'âge de raison. Quant à nous, on adulé.

TEENAGE KICKS #2

Septembre-octobre,
à la faculté Pasteur,
et autres lieux.
→ teenagekicksfestival.wordpress.com
→ facebook.com/teenagekicksfestival

Teenage Kicks... Un drôle de nom pour un non moins drôle d'événement, jugeront bientôt sur pièces les joyeux drilles en vadrouille dans les rues rennaises à l'occasion de sa seconde édition. Pour l'anecdote, l'anglicisme nous ramène au titre d'un célèbre hit pop-punk commis par le groupe d'Irlande du Nord, The Undertones, en septembre 1978, ce qui, il est vrai, ne nous rajeunira pas. Transcrit du *slang* de Shakespeare à la langue de Molière, l'événement rennais de la peinture urbaine nous renvoie également à ce périlleux cap de la « fièvre de l'adolescence », entre-deux âges ingrat que beaucoup traverseront en ramant. Patrice « Poch » et Mathias « Brez », ont certes passé l'âge de jouer aux cowboys et aux indiens, les

deux programmateurs artistes ayant en effet atteint la quarantaine rugissante. La crise d'adulescence devrait par contre être au rendez-vous de cette seconde édition dessinant cette année un triangle d'art entre Rennes, Nantes et Saint-Malo.

De la genèse aux génies

La genèse de Teenage Kicks ? « Avec Mathias, nous avons eu la même idée chacun de notre côté », témoigne Patrice Poch, enfant du rock tombé dans le melting pot de peinture urbaine dans les années 1980. Cette idée de « contribuer à l'essor de la scène des arts urbains rennais est devenue une envie commune. » **Mathias Brez se souvient quant à lui des prémisses du « mur du Colombier. Ce projet a mis long feu, il a débuté en 1993 pour aboutir en 2000. »** La patience attisera le Brez, et le graffeur invitera « un groupe d'artistes internationaux à participer à une œuvre collective, avec en toile de fond l'idée de refaire ce mur tous les quatre ans. » La jeunesse de Teenage Kicks ? Le festival mettra également du temps à passer du rêve à la réalité : « il faut apprendre à écrire un projet, et là, il faut avouer que ce n'est pas notre métier. » Ils mériteraient d'aller au coin, mais eux préfèrent les grands espaces.

La première édition a donc fini par se faire, avec de très jolies traces pour témoigner : aux Ateliers du Vent, par exemple, le portugais Vhils et son marteau-piqueur n'ont pas manqué de faire du bruit, tandis que le Hollandais Boris Tellegen, alias Delta, y rappela qu'il fut un pionnier de cette ruée vers l'art urbain. « Pour faire court, il a posé les premiers graffitis, en 1983, à Amsterdam. Issu de l'architecture, il a révolutionné la peinture urbaine, et entraîné beaucoup de monde dans son sillon », éclaire Patrice Poch. « **L'idée de l'exposition aux Ateliers du Vent était de présenter leur travail in situ, mais aussi de montrer que ces artistes auraient toute leur place dans la programmation de la biennale d'art contemporain de Rennes.** » .../...



D.R.

ÉVÉNEMENTS

Quartiers d'été Créé il y a 15 ans, cet événement organisé par le CRIJ Bretagne compte parmi les événements les plus populaires de la ville. Populaire, dans tous les sens du terme : gratuit, il repose aussi sur l'implication des jeunes (environ 200 à chaque édition). Des concerts mêlant peinture et jeunes promesses (hip-hop, musique du monde...) sont proposés, ainsi que des projections cinématographiques, et un programme d'animations. Les graffeurs y disposent notamment d'une palissade de plusieurs centaines de mètres. Tous les ans en juillet, parc des Gayeulles.

www.crij-bretagne.com/quartiersdete

Urbaines (Cultures, pratiques & tendances)



J.B. G.

Haut lieu des cultures urbaines, l'Antipode MJC a parfaitement intégré son implantation au cœur du quartier Cleunay. Le jardin est cultivé tout au long de l'année, et les fruits récoltés, partagés régulièrement. Ainsi, les rencontres Urbaines, nées en 2010 pour montrer la diversité des modes d'expression urbains : musique, street golf, parkour, graffiti numérique... et bien sûr, le street art. Prochaine édition : à la fin de l'hiver et à l'approche du printemps 2016, à l'Antipode MJC et dans le quartier Cleunay.

<http://www.antipode-mjc.com/urbaines>



D.G.

Toujours pas sage, Teenage Kicks sait malgré tout retenir les leçons de l'expérience. Le mural de l'histoire? « Nous ne reconduirons pas, par exemple, les projets tels que le grand mur du Colombier, sur lequel une trentaine d'artistes se sont exprimés. Tout ne se mélange pas. La complexité est également venue du fait que nous ne voulions pas réaliser une fresque thématique. À la place de cette grande œuvre collective, nous allons multiplier les propositions en binôme. » Auprès des bailleurs sociaux ou des syndics de copropriété pour trouver des murs porteurs, auprès de l'homme de la rue ou d'un habitant concerné par la réalisation d'une œuvre sur la façade de son immeuble, Teenage Kicks ouvre la boîte de dialogue et ce faisant, fait évoluer les regards. Il aide, par exemple, à comprendre la nuance entre fresque et tag, même si, comme le rappelle Brez, « les tags ont leur sens aussi. Ils disent en quelque sorte la chose suivante: "tu peux tout nettoyer à l'eau de javel, les bactéries reviendront." Cela prouve que la société est toujours en vie. »

Une édition pasteurisée, mais avec la crème

« Le gros de notre travail se porte autant sur le choix des artistes que sur celui des lieux, et ce dernier point est un vrai problème à Rennes. Nos difficultés à trouver un site fédérateur montrent que l'art urbain n'est pas encore une discipline reconnue au même titre que les autres. Trouver un lieu institutionnel, à côté des galeries alternatives, est une nécessité pour Teenage Kicks. »

Patrice Poch et Mathias Brez ont rêvé de programmer Pablo Cots au milieu des Champs Libres ainsi transformés en Beaubourg ; ils disposeront finalement de la faculté dentaire, dite Pasteur. Des artistes internationaux investiront donc les lieux pendant deux mois, au cours d'une biennale plus portée sur les œuvres incisives que sur les dons de sagesse. À découvrir notamment : le travail de Pablo Cots, qui transformait récemment le centre Pompidou en chambre d'ado géante, à l'issue de deux workshops. Il continuera son périple jeune avec des groupes d'adolescents, à la fac dentaire de Rennes. Présents à Rennes lors de la première édition, Zoer et Velvet iront cette année à Nantes, recouvrir d'une peinture éphémère

le bateau de guerre situé face au Hangar à bananes. Et à Saint-Malo? « Nous avons voulu coller au festival Quai des bulles, en octobre. » À Rennes, sur le mur d'un entrepôt situé près de la gare, le street artist Seth et un enfant de la bulle œuvreront d'ailleurs en tandem. Extra-muros, dans la cité corsaire, les belges de Hell'o Monsters prendront d'immenses silos d'assaut pour réaliser une fresque monumentale. À la faculté dentaire et en collaboration avec la mission Pasteur (ex-université foraine), Teenage Kicks a imaginé une exposition in situ, c'est-à-dire sans accrochage. Outre Pablo Cots, les Bruxellois de Hell'o Monsters, les jumeaux polonais de Sobek-cis, le Breton L'Outsider et beaucoup d'autres tenteront de relever le défi.



Gildas Raffeneel

La Vilaine en ville

« Du Jardin Moderne à l'Institut Franco-Américain, et de la faculté dentaire à une copropriété située plaine de Baud, nous avons eu l'idée d'un parcours le long de la Vilaine », continue Patrice Poch. À l'honneur du côté de l'Institut Franco-Américain, notamment, les photographies de Jon Naar. « Il est aujourd'hui âgé de 94 ans, et fut l'un des premiers à photographier les graffitis, réalisés en 1972 et contenus dans le livre *The faith of graffiti*. »

L'occasion de se souvenir que les premiers writers, tels que Taki 183, étaient coursiers...

Jean-Baptiste Gandon



MATHIAS BREZ

Et le Shadok bombait...

Ce n'est pas au vieux singe que l'on apprend à faire la grimace, dit le dicton. À 43 ans, le vieux sage Mathias Brez a passé l'âge d'ergoter sur les querelles de clocher, si nombreuses au sein de la grande église du street art: légalité ou illégalité; tag ou graffiti, hip-hop ou pipeau... Lui est papa de trois enfants, et a fait passer depuis longtemps le sens des responsabilités avant les controverses fuites. Il sait que la nuit et même le jour, tous les chats sont gris. À l'image de la réalité, jamais complètement noire ou blanche. À l'image de toute posture artistique, jamais très loin de l'imposture.

Pourtant, Mathias aurait matière à redire: il fut l'un des premiers à laisser sa trace sur les murs de la capitale de Bretagne. « Au tout début, je signais Shadok, sourit le street artist. De manière plus générale, mon blase est plutôt lié à mon passé de graffeur et à ma culture hip-hop. Aujourd'hui, je signe plutôt Mathias Brez: ma pratique a beaucoup évolué, elle s'est rapprochée de la peinture, et ma sensibilité artistique s'est affirmée. Par contre, j'avoue que j'ai du mal à me défaire de ma passion des premiers jours pour le lettrage et les personnages. » Parent pauvre de la peinture, le street art? Mathias Brez parlerait plutôt de la première comme d'une grande sœur: « j'ai appris à mettre de la couleur, à créer des ombres, avec le graffiti. Je n'ai pas eu la chance d'apprendre cela aux Beaux-Arts. C'est dur de passer de la bombe aérosol au pinceau. » Le bazar des fresques à thèmes sera donc son école, fusse-t-elle de la rue.

Des friches et des lettres

Peintre « figuratif » ou « constructiviste » selon l'humeur du jour ou la tournure des lieux, Mathias Brez dit brûler du même feu, qu'il réponde à une commande publique ou qu'il œuvre en free style au cœur d'une friche. « Le seul critère de définition du graffiti, c'est l'interdit: un prénom gravé au couteau sur un pupitre à l'école, c'est un graffiti. Pour le reste, ce n'est qu'une question de talent. » .../...

Comme nombre de ses pairs, le street artist est tombé dans le graff avec l'émission *H.I.P. H.O.P.* de Sydney. Nous sommes dans les années 1980, le jeune singe s'amuse alors à recopier les lettrages dans ses cahiers d'écolier. Puis, à 16-17 ans, le passage à l'acte: « un jour, avec une bande de potes du lycée, nous sommes allés voler des bombes à Noz. De là, direction le square du roi Arthur, au Colombier, où nous avons repeint l'escalier du Mac Do. »

Les années 1990 sont celles des premières friches - notamment un entrepôt de *Ouest-France* à Cleunay en 1991 - et des premières fâcheries: « avec Rock, nous avions décidé d'aller repeindre une de nos fresques à l'Université Rennes 2. Le nouveau président voulait y effacer tous les graffitis. Nous nous sommes pointés un jour de portes-ouvertes! » De porte ouverte, la journée se terminera derrière les verrous et un procès, tenu en 1999. « Le président du tribunal s'est montré clément et compréhensif. Je pense qu'au final, cette affaire a un peu aidé à débloquer les choses. »

Le bureau des légendes

Les sursitaires de la fresque anti-C.I.P n'oublieront jamais leur frasque universitaire. Entre temps, Brez a reçu commande des Tontons Flingueurs, institution de la nuit rennaise, et de la radio Canal B. « La rencontre avec Gwen Hamdi, le directeur du C.R.I.J. Bretagne, a aussi été déterminante. Il nous a conseillé de créer une association. » Ce sera d'abord R.C.K, en 1993, puis Graffiteam à partir de 1998: « il y avait Keone, Denzzz, Moore, Dazen, et moi. »



D.G.



D.G.



D.G.



J.B.G.

Animateur au Centre d'information jeunesse jusqu'en 2002, Mathias Brez a mis très tôt un pied dans les thématiques institutionnelles du street art: « déjà, dans les années 90, je répondais à des commandes, et déjà on parlait de « légalisme » sur un mode péjoratif. » Il pourrait soupirer, mais préfère en sourire: « un mythe s'est construit autour de moi; on raconte que je travaille pour la police, avec Babylone... Cela m'amuse beaucoup. »

Fun, comme ce projet réalisé pour Hervé Bordier et les Trans Musicales de 1993, l'édition avec les fameux trois petits singes sur l'affiche... « Nous avons organisé une exposition à la Fun house, un squat associatif de la rue Malakoff, avec des street artists reconnus comme Mist. »

« En l'an 2000, l'association a été en contact avec Monsieur Cafin, alors responsable du service jeunesse de la Ville de

Rennes. L'idée était de marquer le coup à l'occasion du changement de millénaire. » Dezer, Moore, Brez et consorts prennent donc d'assaut le boulevard du Colombier longeant la ligne de chemin de fer. « Des artistes européens ont été invités. Cela a débouché sur une des plus grandes fresques à thème jamais réalisées, longue de 150 mètres environ. Je me souviens que la presse en a pas mal parlé à l'époque. Je pense que cette expérience a participé à faire évoluer le regard des passants, mais aussi des responsables politiques rennais. » L'épisode du mur a donc permis de poser une première pierre pour la mise en place d'une politique publique des arts urbains. La commande publique s'est progressivement mise en place, les fresques ont commencé à fleurir...

« J'ai quitté le CRIJ en 2002, pour devenir artiste indépendant. Pendant des années, j'ai répondu à des commandes pour faire vivre ma famille. Mais depuis quelques temps, j'essaie de trouver ma

patte. J'ai envie que les gens m'appellent pour ce que je fais (mon style) et non ce que je suis (un graffeur). » Pas mal critiqué pour avoir « pignon sur rue », Mathias Brez ne s'empêche pas lui-même quand il évoque sa pratique passée: « je me suis aperçu que mes personnages, souvent des b-boys avec une bombe de peinture dans la main, ne racontaient rien. En fait, j'ai l'impression de ne commencer que maintenant, comme si jusqu'à présent, je n'avais fait qu'apprendre. »

Hisser le mât haut, mais...

À 43 balais, quelles poussières de rêve lui reste-t-il? « Je rêve de faire une vraie façade d'immeuble. J'arrive à en faire profiter les autres artistes dans le cadre de Teenage Kicks, mais moi, j'attends encore. » Nul n'est prophète en son pays, et pendant que d'autres en profitent, Brez cherche le mur avec un grand M, et finira bien par le trouver.

Brez72.blogspot.com

Jean-Baptiste Gandon



ÉVÉNEMENTS (SUITE)

Le funk prend les rennes

Les automobilistes amateurs de black spirit ne remercieront jamais assez la compagnie Engrénage, à l'origine du festival Le funk prend les rennes. En passant sous le pont, en bas de la place des Lices, ils ont chaque jour le bonheur de saluer James Brown, Prince, Afrika Bambaataa, bref la fine fleur du funk. Peint en mode graffiti, ces légendes nous rappellent que si Le funk prend les rennes est avant tout porté sur la danse et la musique, la fresque murale a toute sa place ici. Prochaine et troisième édition: du 23 septembre au 4 octobre 2015, différents lieux.

<http://www.compagnieengrenage.fr/le-festival-le-funk-prend-les-rennes.html>

Maintenant

Ex-Electroni(k), le festival Maintenant peut, sous ses oripeaux numériques, sembler aux antipodes des choses du street art. Mais le street art peut y jouer les trublions à l'occasion, que le graffiti soit numérique, sonore, voire invisible... Ainsi d'une prochaine performance réalisée par l'artiste Ali sur l'un des toits les plus hauts perchés de Rennes.

Prochaine édition du 13 au 18 octobre 2015.
www.maintenant-festival.fr





DES COLLAGES IMMÉDIATS

ÉPHÉMÈRES PAR ESSENCE
ILS S'AFFICHENT SUR LES MURS
EN SE FOUTANT PAS MAL DES
REGARDS OBLIQUES. LEVEZ
LES YEUX, VOTRE IMAGINATION
NE VA PAS TARDER À DÉCOLLER.





Plus belle la ville ?

L'ancienne brasserie Graff de la rue Saint-Hélier n'a jamais aussi bien porté son nom. En attendant sa reconversion ultime, l'usine se protège encore derrière de hautes palissades entièrement dévolues... au graff. Le site est l'un des murs les plus courus des artistes rennais. Il fait partie de la trentaine de murs autorisés inscrits au Réseau urbain d'expression (RUE). Comme le parking du boulevard Colombier ou les abords de la patinoire du Blizz. Vient peindre qui veut. Sans réservation. Cet espace de libre expression - mais encadrée - existe depuis 2002 à Rennes. Il permet aux artistes de se faire la main et de se faire voir en toute légalité. Des panneaux en bois, prêts à peindre, sont aussi à leur disposition pour la tenue d'événements, d'ateliers jeunesse ou de projets individuels.

La liste des murs autorisés évolue avec le paysage urbain. Certains sont détruits. D'autres surgissent. Les travaux de la seconde ligne de métro annoncent l'éclosion de nouvelles palissades. De belle longueur et bien situées. Les chantiers de requalification urbaine reversent des maisons murées au pot de peinture commun. C'est déjà le cas rue d'Antrain - et bientôt rue de l'Alma. Les sociétés publiques d'aménagement - la Semtcar, Territoires... - sont de mèche. « **Exploiter les espaces en friche, c'est conforme à l'esprit du graffiti. On lui donne juste un cadre légal** », résume Pauline Legal, en charge de la jeunesse à la Ville de Rennes.

Artistes et acteurs

Les artistes ont-ils voix au chapitre ? De plus en plus. Depuis peu, le Réseau urbain expression désigne aussi une association de pratiquants, conventionnée par la Ville

de Rennes pour « co-animer » le dispositif du même nom. Quelle sera sa mission ? Faire vivre les murs, relayer l'actu graff en ligne, conseiller les associations, organiser des événements, faire le lien avec le terrain... « **C'est une question de légitimité, de savoir-faire et de responsabilisation** ».

De son côté, la Ville de Rennes conservera l'instruction des demandes de nouveaux murs autorisés mais aussi l'accompagnement financier, administratif et technique de certains projets. À plus forte raison quand ils impliquent des habitants ou des scolaires pour donner un relief moins égotique au graffiti en l'enracinant dans la rencontre culturelle et le lien social.



Peintres sur bâtiment

L'art urbain est aussi un marché. La Ville de Rennes jette des ponts entre les artistes - dont de nombreux professionnels - et leurs clients potentiels. Comme elle le ferait pour développer les activités de son tissu économique. Le Réseau urbain d'expression est aussi conçu comme un tremplin pour faciliter l'accès de la scène graffiti à la commande publique et privée. Une trentaine d'artistes et une dizaine d'associations figurent au catalogue. .../...

LE COÛT DE LAVIS

Il y a les murs autorisés... et les autres. Toute œuvre graphique réalisée hors cadre réglementaire est traitée comme un acte d'incivilité par les services techniques de la Ville de Rennes. Qu'il s'agisse de tag, de graffiti ou de collage, sans distinction de qualité ni d'auteur.

Dans le texte La Ville de Rennes prend en charge le nettoyage des surfaces dégradées sur le domaine public et privé jusqu'à trois mètres de hauteur et deux mètres de profondeur. L'opération est gratuite pour les particuliers dont l'autorisation n'est pas nécessaire. La Ville de Rennes intervient de son propre chef en cas de dégradation constatée sauf opposition manifeste préalablement enregistrée des propriétaires.

En chiffres La Ville de Rennes efface en moyenne 30 000 m² de tags par an dont 18 000 m² en centre-ville. Environ 5 % des inscriptions comportent un caractère injurieux, politique, raciste, pornographique ou diffamatoire. Les façades des commerces, des copropriétés et des maisons individuelles représentent environ 2/3 des surfaces nettoyées. En 2014, le budget anti-tag de la Ville de Rennes s'élevait à 400 000 €.

Dans le temps Les délais d'intervention des équipes de nettoyage varient de 2 jours ½ à 3 jours ½ selon les cas. Quatre à cinq agents de la direction des rues, de la propreté et des fêtes (DRPF) sont affectés en permanence à cette tâche dans les quartiers. Ils sont secondés par une société de service spécialisée en centre-ville. Entre 2013 et 2014, l'activité des équipes a augmenté de + 15 %.

(Suite page 28)



Tous avec leur contact, leurs compétences, leurs visuels, leur numéro de Siret... Et tous destinataires des appels à projets des collectivités, des festivals ou des entreprises qui s'intéressent aux arts graphiques urbains. « **On joue le rôle de facilitateur. Une entreprise veut repeindre ses Algeco le temps d'un chantier? Des artistes cherchent un spot pour organiser un battle graffiti? On met en relation les deux parties.** »

Parfois, la Ville de Rennes est elle-même commanditaire. En témoigne la nouvelle fresque qui habille le collège des Ormeaux dans le quartier Sud-Gare, réalisée avec l'aval des riverains et des professionnels de l'établissement, membres du jury de sélection. Autre exemple: la fresque au sol de Sainte-Anne, répondant au souci d'une meilleure signalisation des commerces quelques peu isolés par les chantiers liés au métro. Comme les architectes, les artistes recalés sont rémunérés pour leurs esquisses.

La liberté de dire oui

Le soutien de l'institution à la diffusion du graffiti dans un cadre légal ne plaît pas à tous les artistes,

très attachés à leur liberté de création et vigilants contre toute tentative de récupération politique au nom du marketing territorial. Mais il ouvre bien des portes et change le regard. Des entreprises, des commerçants et des particuliers se manifestent désormais, à la recherche d'un artiste pour redonner du cachet à leur propriété. Même le diocèse, pour éclairer l'entrée de la basilique Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, place Sainte-Anne. Même l'Hôtel de police, pour rhabiller les murs intérieurs de son gymnase. « **La commande publique n'absorbe pas toute l'énergie du graffiti. Les mêmes artistes peignent aussi ailleurs, en toute discrétion... Mais elle stimule la créativité. Elle offre aussi de belles surfaces pour faire de belles choses.** »

De plus en plus ludiques ou poétiques. Les habitants du square de Nimègue, posé sur le dos d'un renard, et les enfants de l'école Marie Pape-Carpantier, rehaussée d'un bambin géant, n'y trouvent eux rien à redire (cf. p. 29).

Olivier Brovelli

Plus d'infos sur le Réseau urbain d'expression : 02 23 62 22 42 - p.legal@ville-rennes.fr



TERRITOIRE

GÉO... GRAPHIQUE

La Ville de Rennes soutient le projet de carte interactive porté par l'artiste Fortunes. Pour tout savoir de l'histoire et de l'actualité du graffiti rennais sur les murs autorisés.

Le Réseau urbain d'expression (RUE) se dote avec son nouveau site Internet d'une carte interactive exclusivement dédiée au graffiti. Elle recense l'état de l'art en temps réel. Une première dans une grande ville française.

Sur cette carte figurent tous les murs ouverts légalement à la pratique du graffiti ainsi que toutes les façades peintes avec l'autorisation de leur propriétaire. De petites icônes signalent précisément les sites. Des photos transmises par les artistes eux-mêmes ou des contributeurs lambda indiquent les peintures du moment, associées à des fiches biographiques de leurs auteurs. Avec un contact et un book à jour pour se faire une idée du style de chacun. Des événements pourront y être annoncés. Comme la disparition d'un mur autorisé, l'ajout d'une nouvelle palissade de chantier ou la tenue d'un battle graffiti.

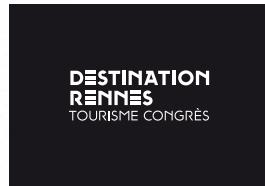
L'idée est à mettre au crédit du graffeur Fortunes, associé au collectif la Crémerie (cf. p. 30): « C'est une bonne façon d'améliorer la visibilité des graffeurs qui veulent vivre de leur travail en donnant à voir leurs productions les plus récentes. C'est aussi un moyen de faire vivre le goût du partage et de la compétition des graffeurs qui aiment bien montrer ce qu'ils savent faire ».

Ni le tag ni le graffiti vandale ne figureront sur le site. « Pour préserver l'effet de surprise et l'envie de découverte des amateurs de street art ». En revanche, toutes les photos transmises seront archivées. Pour garder une trace de ce patrimoine urbain voué par nature à disparaître.

O.B.
(Site web en construction)



J.B.G.



TOURISME & RAYONNEMENT

Streetinérances

L'office de tourisme Destination Rennes organise des visites guidées du patrimoine rennais exclusivement consacrées au street art.

Deux parcours sont proposés aux visiteurs. De la gare à la République, l'itinéraire sud butine du coquelicot de War au robot de Blu, via les fresques de Brez et les radis d'Ar Furlukin. Des quais de la Vilaine à la place Sainte-Anne, la route nord suit les traces de Space Invaders, Peintures de guerre et GZuP. Comptez deux heures à chaque fois. Destination Rennes accompagne les sorties scolaires et en groupe à la demande. Mais les deux boucles figurent aussi au planning trimestriel des visites guidées. Six guides conférenciers se sont formés spécialement pour l'occasion. « Il y a cinq ans, c'était inimaginable, reconnaît Cécile Vautier. Le label Ville d'art et d'histoire ne dit pas un mot du street art pour évoquer le patrimoine architectural et décoratif. Mais la demande était de plus en plus forte ». En particulier chez les enseignants qui on trouvé au

sujet bien des qualités pour éveiller leurs élèves aux thématiques de la ville, de l'histoire et de l'art.

Le public des visites street art est plus jeune que la moyenne. Et plutôt local. Le caractère éphémère de certaines œuvres et leur localisation dans des sites parfois bruyants ou dangereux posent des contraintes inédites. « Mais c'est une excellente approche pour renouveler notre regard sur la ville et même faire le lien avec le patrimoine consacré ». Évoquer la fresque d'Heol sur l'immeuble Grand Bleu à Cleunay convoque son architecte Georges Maillols. Donc les Horizons, la Barre Saint-Just...

O. B.

*Tarif individuel des visites
guidées street art
7,20 € adulte, 4,60 € enfant.
Tél. : 02 99 67 11 11
www.tourisme-rennes.com*

TOUTES LES ROUTES MÈNENT À DESTINATION RENNES

Outre les visites guidées consacrées à cet art éphémère nommé street art (à noter : celle de Teenage Kicks, la biennale d'arts urbains programmée le 26 septembre à 14 h 30), l'Office de tourisme de Rennes Métropole conjugue ses visites sur tous les temps : au passé (le Parlement de Bretagne, Rennes au Moyen Âge, les mosaïques d'Odorico, etc), et au présent (les Estivales de l'Orgue, Autour d'Apigné dans le cadre des Tombées de la nuit, le Street art ou L'art dans la rue, etc). Bientôt une visite de Rennes en 2054 ?

www.tourisme-rennes.com



UN EFFET MUR ÉPHÉMÈRE, MAIS BIEN RÉEL

Qui a dit que la politique d'urbanisme s'accommodait mal avec le street art ? Réalisé dans le cadre des rencontres Urbaines 2014, le *Toboggan* réalisé par Antoine Mioshe et Benoit Leray est une belle illustration de l'utilisation de lieux éphémères à des fins artistiques. La scène, visible des promeneurs et des automobilistes : deux étranges géants au crâne peuplé d'une non moins drôle de flore, avec en toile de fond un paysage lunaire. On reconnaît là le style caractéristique de Mioshe, comparable à un Jérôme Bosch qui aurait décidé de voir les choses du bon côté. L'idée est lumineuse, mais normal cela dit, pour une fresque située boulevard Voltaire.

Le robot de Blu ne connaît pas le blues

Cinq ans après sa réalisation, l'œuvre monumentale du plasticien italien Blu trône toujours sur le mur arrière du Théâtre National de Bretagne. Faussement figée, vraiment intacte.

Rue Duhamel, on peut la contempler dans sa presque totalité, avec du recul et différentes perspectives. On ne peut plus y accéder du fait des travaux de la deuxième ligne du métro. Pourtant, même lorsqu'elle était accessible, les gardiens du TNB n'ont jamais constaté de dégradations ni de tentatives de détournement de l'œuvre par d'autres graffeurs. « Il fallait passer par le parking de France 3 qui est surveillé », observe Youri Kerdavid, en poste depuis trois ans.

La barrière n'a jamais empêché quiconque d'être photographié sous l'impressionnante agrégation d'objets quotidiens qui constituent cette gargantuesque silhouette robotique. « Peut-être aussi que l'espace n'est pas ven-



deur. C'est une rue peu passante et le but du graffeur est que son travail soit vu. Mais je crois surtout qu'il y a du respect pour l'artiste. » Blu est mondialement connu et cette œuvre a été conçue en novembre 2010 à l'occasion du festival Mettre en Scène. C'était le point de départ d'une pièce de théâtre de Roberto Fratini Serafide qui raconte le séjour de Karl Marx à Londres au moment de l'Exposition universelle de 1851. Avec une idée forte : la marchandise prend une importance supérieure à l'homme qui la produit. « Cette montagne de marchandises a sa propre volonté, expliquait alors le metteur en scène Silvano Voltolina. Elle s'agrandit, se multiplie. C'est une énergie qui modèle l'homme. Nous voulions une figure anthropomorphe, mais il y a plusieurs degrés d'interprétation.

Je vois une sorte de spectre, chaque fois que je regarde j'ai une impression différente. »

<http://blublu.org/sito/walls/2010/005.html>

Éric Prévert



D.G.

Le mariage semblait contre-nature. Le diocèse de Rennes a fait appel à des graffeurs pour honorer le rennais Marcel Callo, mort en déportation et béatifié par Jean-Paul II. Une fresque retrace sa vie face à l'église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, place Sainte-Anne.

« L'hiver dernier, je sortais de la basilique quand j'ai vu un graffeur peindre Saint-Jean de l'Apocalypse sur la palissade en face, se souvient Thomas Gueyquier, chargé de mission à l'archevêché pour les questions Culture & Foi. Intrigué, je lui ai parlé ; il m'a expliqué vouloir faire un clin d'œil à l'église. » Quand il a fallu réfléchir à la commémoration du 70^e anniversaire de la mort de Marcel Callo

sa vie représentés en huit scènes. « C'est l'histoire d'un Rennais... », photos d'enfance (scoutisme), rotative d'imprimerie où Callo était ouvrier typographe et militant syndical à la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne), bombardement de Rennes le 8 mars 1943 où meurt l'une de ses sœurs, départ pour le STO alors qu'il venait de se fiancer, déportation...

Des fidèles ont bien tiqué eu égard aux clichés qui collent aux bombes des graffeurs, mais le diocèse a laissé carte blanche aux artistes. « Nous distinguons le graff du tag, on a joué la confiance et la libre expression », analyse M. Gueyquier. Après l'inauguration — « joyeuse pagaille de gens pas habitués à se rencontrer » — l'étape suivante devait se dérouler dans l'église par la création d'une fresque axée

Béni soit le graff !

(décédé le 19 mars 1945, à 23 ans, au camp de Mauthausen), M. Gueyquier a recontacté Mya, du collectif La Crémierie, suivant « le précepte du Pape François : Sortez des églises ! ». « Pour célébrer la canonisation de Jean-Paul II l'an passé, nous avions exposé l'œuvre de Maurizio Cattelan, *La Nona Ora*, au musée des Beaux-Arts. Là, il ne fallait pas réservier Marcel Callo aux seuls catholiques mais faire partager sa vie au plus grand nombre. »

Carte blanche

L'idée de la fresque vient spontanément : « Nous avons fait le choix d'un art éphémère pour marquer la fragilité du souvenir », mais les graffeurs ne connaissent pas la biographie de Marcel Callo. Le diocèse choisit des moments importants de

sur la dimension spirituelle et mystique de Marcel Callo. Il faudra attendre la réouverture du lieu, des fissures ayant été décelées suite aux travaux du métro...

Éric Prévert

<http://www.closr.it/canvas/4907/widget/#/>



HABITAT

Le grand bleu : un cas d'Heol

Le Grand Bleu était blanc. Presque gris. Le voilà de nouveau bleu. C'est bien mieux disent ses occupants.

Le Grand Bleu était blanc. Presque gris. Le voilà de nouveau bleu. C'est bien mieux disent ses occupants. Une fresque de neuf étages, signée Heol, habille depuis six mois l'une des quatre tours de la résidence HLM de Cleunay, dessinée en 1957 par l'architecte Georges Maillols, le père des Horizons. Une schtroumpfette jouffue tient son crayon pointu. La scène rappelle la proximité du groupe scolaire Champion de Cicé. Elle ne doit rien au hasard. Le dessin a été choisi par les locataires de l'immeuble parmi plusieurs propositions soumises par l'artiste.

C'était l'une des conditions posées par Archipel Habitat, propriétaire et gestionnaire des 149 logements de la barre. Le bailleur social a accepté de prêter sa façade à la Ville de Rennes pour enfoncer le clou du spectacle de l'Odyssée urbaine, le parcours street art imaginé dans le cadre du dispositif R.U.E en partenariat avec l'Antipode MJC. L'autre condition ? Que l'œuvre soit éphémère, en attendant la réhabilitation intégrale des bâtiments dans un futur proche.

La fierté de la différence

Archipel Habitat a débloqué une subvention pour participer aux frais de peinture et de voltige. Mais pourquoi donc ? « Pour créer un projet qui amène les habitants à se parler, à partager... L'art nourrit le vivre ensemble. Et la bonne entente entre les voisins est la clé de la tranquillité », résume Elodie Cheminé, responsable de l'agence Rennes Ouest. La fresque ne fera pas oublier les désagréments olfactifs d'un local poubelle mal placé dans le hall. « Mais elle crée du lien, de la fierté et de l'identité. Tous nos locataires l'ont aussitôt adoptée ». Au point d'en réclamer d'autres sur les trois tours restantes et de prendre le bailleur à son propre jeu. « Quand on devra la détruire comme prévu pour refaire l'isolation par l'extérieur, ça va être délicat... ». Mais de la peinture peut encore couler sous les ponts.

O.B.

*Plus d'info sur Heol,
artiste multidisciplinaire :
grapheur, peintre... :
<http://heolart.canalblog.com>*



LE COÛT DE LAVIS

En pratique Selon les supports et les sites, la Ville de Rennes emploie quatre techniques de nettoyage différentes. Le recouvrement peinture est le plus courant, complété par le chaulage, l'effacement chimique et l'hydrogommage à haute pression.

À l'avenir Les règles et les périmètres d'intervention de la brigade anti-tag de la Ville de Rennes vont changer à partir du 1^{er} janvier 2016 pour répondre aux objectifs de maîtrise budgétaire de la collectivité.

Olivier Brovelli

Top 3 - Les rues les plus taguées en 2015

En centre-ville 1 - La rue d'Antrain
2 - La rue Saint-Louis - 3 - La rue de Dinan
En périphérie - 1 - Le mail François Mitterrand - 2 - La rue de Saint-Malo - 3 - La rue de l'Alma

Verbatim « En dehors des murs d'expression libre autorisés et des événements culturels ponctuels, il n'y a aucune marge de tolérance. Car le tag appelle le tag. Nous ne faisons pas la différence entre le tag, le graffiti, la fresque, le pochoir ou le sticker. Si un particulier veut conserver en état un dessin sur son mur, il doit nous le signaler [...] Tous les ans, nous accueillons dans notre service des tagueurs condamnés par la justice à des sanctions éducatives. Ils effectuent leurs travaux d'intérêt général (TIG) chez nous pour voir l'envers du décor. Et se rendre compte du temps passé par nos équipes à effacer péniblement ce qu'ils réalisent en dix secondes à peine... ».

Laurent Jarry, technicien propreté, Ville de Rennes.





URBANISME

Un Renard au coin du square

Dans certaines villes, le renard revient. Au Blosne, on ne peut encore le voir qu'en peinture. Au pied des tours du square de Nimègue, l'animal s'étend le long de l'allée réservée aux accès pompiers. Le canidé est étalé au sol sur 200 mètres.

Éparpillé façon puzzle au milieu des fleurs, des feuilles et des poussins. Grimpés sur son dos, les enfants l'apprivoisent en marelle, en anneau d'athlétisme ou parcours. C'était le but.

L'œuvre est à mettre au crédit de l'artiste Poïti Terototua – alias Peintures de guerre. Au même titre que les plantations et les tables de pique-nique, elle est une pièce maîtresse du projet de réaménagement de la placette, porté de concert par la Ville de Rennes et les habitants du quartier. « L'idée est venue des enfants qui souhaitaient des couloirs de course à pied, se souvient Estel Rubeillon, responsable de l'Atelier urbain du Blosne. On s'est dit qu'on pouvait faire encore plus original... ». Et sortir des standards de l'aire de jeux prête à jouer, pour faire turbiner l'imagination.

Un jury composé du bailleur social Espacil, de paysagistes et d'acteurs culturels a fait un premier tri. Mais ce sont les usagers du square qui ont voté sur place avec des gommettes pour le dessin de leur cœur. « Le côté exceptionnel du projet a bien mobilisé les gens au début. Mais sans plus après. Personne n'y voit vraiment une œuvre d'art ». La fresque aura une fonction ludique si un enfant le désire. Clin d'œil au monde agricole, il évoquera peut-être aux anciens le lointain passé rural du Blosne. Un peu malmené par la pluie, le Renard roux s'est déjà fondu dans le décor rue.

D.G.

O.B.



J.B. G.



J.B. G.

« C'est quoi cette bouteille de lait ? - C'est pas une bouteille de lait, c'est une bombe de peinture, malheureux. » Entre chromerie et crémerie, il est vrai que le chaland nonchalant aurait de quoi mal entendre. Mais pourquoi diable s'appeler La Crémerie quand on est peintre de rue ? « Nous utilisons beaucoup de pots de blanc dans notre travail; et puis il y a l'expression « tartiner » commune à nos deux univers,

LA CRÉMERIE

Dans les tartines block

Fortunes, Clément, Nico, Mya... Quatre potes, et autant de pattes, ni molles ni dures, officiant au sein de La Crémerie. L'association de street artists est dans les tartines block depuis quelques mois déjà.



J.B. G.



J.B. G.



J.B. G.

et aussi un certain côté artisanal. »

Présentée par les principaux intéressés comme « une nouvelle génération de street artists chauds patate », La Crémerie est, pour résumer, la cheville ouvrière du Réseau urbain d'expression mis en place par la ville de Rennes. « Brez, Poch et les autres sont les rois, nous sommes les petits princes, sourit l'un d'eux. Plus sérieusement, il n'y a pas beaucoup de candidats pour travailler le graff en association comme nous le faisons. Nous essayons de prolonger la voie ouverte par Graffiteam. »

Le moins que l'on puisse dire est que les pros du lettré n'ont pas chômé. En six mois, l'association a en effet mené à bon port une dizaine de projets d'envergure, dans le cadre de l'Odyssée urbaine, pour le diocèse ou l'association La Fève, au collège des Ormeaux ou sur le sol de la place Sainte-Anne...

À l'image des cassettes audio peintes rue Saint-Louis, les quatres membres de la Crémerie s'adaptent facilement aux goûts présents dans la nature urbaine: « notre

pratique peut-être la plus basique qui soit, c'est-à-dire 100 % fun. C'est le cas des K7 de la rue Saint-Louis. Dans ce cas, l'avis du passant est pris en compte, l'œuvre est presque un prétexte. Sinon, nous défendons une approche du graffiti réaliste, et il est vrai que cela passe plus facilement au regard du public. Cela suppose également un projet cadré, clair, professionnel. »

Venus des quatre vents, Fortunes, Clément, Nico et Mya se sont rencontrés dans la rue, au carrefour de l'art et du hasard. Le premier est webmaster de formation, et vient du street art au pied de la lettre, ou plutôt du lettrage. Comme Clément, originaire lui aussi de région parisienne. Ambulancier pendant 13 ans, Nico ne regrette pas quant à lui « d'avoir fait le tour de Rennes 5 ou 6 fois par jour. » Mya a quant à lui « découvert à Rennes les formats monstrueux et surtout le travail en groupe. » « Le street art est aujourd'hui à la mode, dans la culture mainstream. Il faut se garder de surdosser. Mais en même temps, la pratique est plus large et plus rayonnante, ce qui est plutôt bon signe. » Que les mauvaises langues retournent dans leur bouche: ces gars là n'ont rien à voir avec du street tarte à la crème. Ici, la chaussée n'est pas aux moines, ni le pont à l'évêque, mais à des jeunes artistes en pleine fourme.

Jean-Baptiste Gandon
<http://lacremerie.bzh>
www.facebook.com/collectiflacremerie



GIEM

Psyché des Lices

Accro à la culture psychédélique, GIEM se dope au shoot de couleurs ou au rail de lumière. De l'énergie à revendre, il croque la vi(l)le par les deux bouts. Il est vrai qu'en fluo, la fête est plus folle.

GIEM ne met jamais très longtemps avant de démarrer. Au quart de tour H.LM, dirons-nous; sur les chapeaux de rue, même. Il nous avoue d'ailleurs très vite, sans tabou, être dépendant aux shoots de couleurs: « le shoot de couleur, c'est quand tu prends le train, et que les murs de graffs défilent à toute allure devant tes yeux. C'est ce que je préfère. »

Pourtant, tout avait bien commencé pour GIEM, l'acronyme pas si anonyme que cela: « je me rendais à la messe du dimanche avec mes parents. J'avais 12 ans, et je me souviens m'être littéralement écrasé le nez sur la vitre en découvrant la fresque Aerosoul 239, sur le mur du Colombier, à côté de la gare. » Les voies du seigneur resteront impénétrables, mais celles du street art venaient quant à elles de s'ouvrir. « Je me suis nourri des graffs d'Azote, Shendo et Viz sur le périphérique. Je dois préciser que j'ai toujours dessiné en parallèle. En 4^e, je vendais mes épreuves photocopiées aux gens de mon collège. »

Acidulé

GIEM traîne lui aussi ses petites casseroles familiaires aux cuisiniers du street art. Taguer des trains au marqueur, « défoncer » le centre de Rennes, il connaît. Mais « les choses changent, aujourd'hui on parle plus de street art que de graff, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. » L'affreux Afro vandale n'est plus, vive GIEM, artiste public membre du Réseau urbain d'expression depuis un an et des poussières. « C'est

aussi bien de commencer par le vandale. C'est une bonne école, et c'est cool. »

Le sourire en coin, le jeune artiste de 25 ans est aussi explosif que ses œuvres la plupart du temps pixellisées de fluo: « Je suis très influencé par le Visionary art. Ce style est plus développé aux U.S.A. qu'en Europe. Il est très coloré, fractal, géométrique. » Il cite Timothy Leary, le bavard du buvard hallucinogène et compagnon de route de la Beat Generation; il dit apprécier les toiles de Vasarely. Bienvenue dans la 4^e dimension de GIEM, donc. Un monde parallèle ressemblant par exemple au Boom festival, au Portugal, où les tentures techno-tantriques fleurissent chaque été; un monde parallèle rassemblant des artistes tel que Android Jons.

« J'apprécie ce lien entre les racines du graffiti, qui plongent dans le ghetto mais restent colorées et funky, et l'univers du Visionary art, psychédélique et hyper-détaillé. » Le R.U.E? « C'est une très bonne chose, chacun peut profiter du professionnalisme de La Crémerie, qui est un peu au cœur du dispositif. Et puis j'aime bien cette idée de structure regroupant des artistes. Parce que le graff, c'est quand même la compétition, hein? » Sa rave? Au Portugal, donc. Son rêve? « Retourner aux sources, du côté de Trinidad et Tobago. »

Et le mot de la fin? « Mon père était paysan. Après avoir labouré son champ, il disait que la nature reprenait bientôt ses droits. Je vois un peu le street art comme cela: une sorte de nature reprenant ses droits sur le béton gris des villes. »

J.-B. G.
[facebook.com/pages/
GIEM/331428386889669](https://facebook.com/pages/GIEM/331428386889669)



MOTOKO

Du peint à partager

Aussi active sur les réseaux sociaux que dans la rue, la Rennaise « Motoko » est une chasseuse de graff depuis 2005. Quelques milliers de clichés plus loin, l'archiviste de profession nous parle de sa passion.

« Je me suis aperçue qu'avant cette interview, je ne m'étais jamais interrogée sur l'origine de ma passion pour le graffiti. En fait, cela remonte à un voyage à Amsterdam, en 2005. » À partir de là, Motoko sera toujours au taquet, l'œil aux aguets, à traquer l'oiseau rare. Après avoir découvert ce nouveau monde, l'exploratrice a pris les murs d'Europe et de la Réunion d'assaut. Sur la grande île de l'océan indien, elle fait connaissance avec les célèbres Gouzous de Jace, dont elle exhibe fièrement le livre *Worldwide Gouzous*. « Au fur et à mesure de mes voyages, j'ai pris l'habitude de me préparer en consultant des blogs consacrés au street art sur Internet. »

Et à Rennes ? « J'y ai bien sûr mes marque-pages, même si j'aime l'idée de laisser le hasard des rencontres et des découvertes rythmer mes balades. » **Notre guide des temps modernes** est-elle plutôt « vandales » ou « vendus » ? « J'apprécie les deux. Les œuvres commanditées ont leur intérêt: par exemple, *Teenage Kicks* m'a permis de regarder les artistes travailler, de parler avec eux, en même temps que j'ai pu échanger avec les autres photographes. Sinon, mon artiste fétiche est Poïti, alias Peintures de guerre. » À l'inverse, Motoko déplore « la raréfaction des friches à Rennes: j'ai perdu La Courrouze, Saint-Hélier, et j'avoue que cela me manque un peu. »



Des réseaux sociaux sans soucis

Son plus grand regret: « j'ai scratché mon premier disque dur. Il me reste à peu près 8 000 images, mais j'en ai perdu autant. » La mémoire du street art rennais s'est effacée, mais elle continue de plancher, en partageant des images sur les réseaux sociaux par exemple. Une manière idéale d'immortaliser un graff et de le faire passer à la postérité. « J'ai choisi le pseudo Motoko de Sendai en clin d'œil à une jeune étudiante japonaise que nous avions accueilli à la maison. » Inconditionnelle d'Instagram et de Twitter, la follower power hyper-active sait donc de quoi elle parle: « Pour ma part, je twitte depuis 2012, et je dois dire que je suis assez fière d'être bien placée sur Rennes. Il n'y en a pas beaucoup comme moi à partager autant dans la ville. »



LES TRANS MUSICALES

FONTS (AUSSI) LE MUR

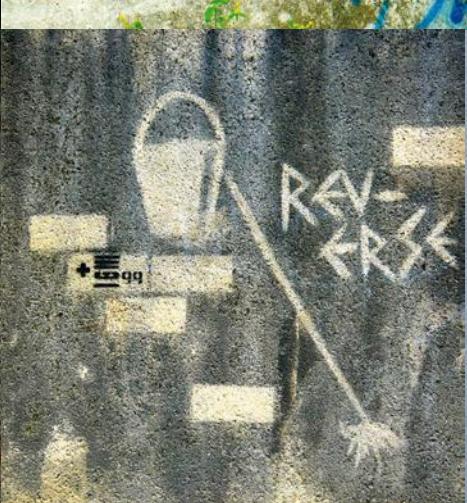
Cela s'appelle littéralement répandre du son sur les murs.

Les 28 août et 6 septembre, un street artist réalisera deux fresques dans l'espace public, révélant au passage une quinzaine de noms de la programmation des 37^e Rencontres Trans Musicales de Rennes. Avant Twitter ou Facebook, le festival a eu la bonne idée d'utiliser le plus grand des réseaux sociaux: la rue.

www.association-transmusicales.com

L'extase de la découverte d'un graff, la déception d'en louper un, Motoko connaît toutes ces émotions par cœur. Et de conclure par une anecdote à méditer par tous. « Je voudrais parler de cette historienne de l'art tombée amoureuse des collages de l'artiste brestois Paul Bloas, dit « le dresseur de colosse »: elle a tout simplement demandé à l'intéressé d'en poser un sous le pont de Nantes, un passage qu'elle empruntait souvent. » Le street art véhicule parfois, aussi, de belles histoires.

J.-B. G.





POUR VIVRE HEUREUX, VIVONS... SENS CACHÉS

**NON PAS QU'ILS SOIENT
ÉSOTÉRIQUES, NON, IL S'AGIT
PLUTÔT DE DISCRÉTION, VOIR
DE DÉLICATESSE... TAPIS DANS
L'OMBRE, VISIBLES MAIS PAS
OSTENTATOIRES, ILS DÉLIVRENT
LEUR MESSAGE, SANS SE CACHER.**





WAR

Un gros poisson nommé vandale

War : connu des Rennais comme le loup blanc, le nom de guerre est aussi indissociable d'un bestiaire tout ce qu'il y a de plus pacifique : coquelinot et crustacé, moustique et poisson... Alors, doit-on parler de frasque ou de fresque animalière ? L'homme invisible a accepté de s'exprimer sur sa saignante signature et cette menace fantôme somme toute très inoffensive.

Est-ce parce qu'il utilise une perche pour peindre, et qu'il joue à l'anguille avec le monde, que War s'est pris de passion pour les poissons ? Pour le savoir, il faudra d'abord ferrer l'un des plus célèbres spécimens de graffeur rennais. Et encore, l'artiste restera muet comme une carpe sur la plupart des sujets abordés. Une chose est certaine : en peignant des soles aux murs, il brouille les perspectives et met nos sens dessus dessous.

War... Une menace fantôme ou un ami qui vous veut du bien ? À en juger par ses œuvres tapissant les murs de la ville depuis 2009, et toujours intactes pour la plupart, le trentenaire inspire visiblement plus le respect qu'il n'alimente la rumeur scandaleuse. Et si l'auteur demeure anonyme, ses créations donnent à la ville de Rennes une patte très visuelle et une griffe toute animale.

La perche et le rouleau

Crabe et calamar, poulpe et poule coucou, piranha et poisson japonais... Sur les toits ou tout en haut des murs, War peint aussi des échassiers lui rappelant chaque nuit que son art repose avant tout sur sa capacité à prendre de la hauteur. C'est au Mac Do, antre de la consommation standardisée et anonyme, que l'artiste à part nous a fixé rendez-vous. Comment est-il tombé dans la peinture de rue ? « *Comme beaucoup, j'ai commencé en voyant des graffs posés au milieu de nulle part, sur les voies ferrées. Mais c'est à Rennes que tout a vraiment commencé. C'est là que j'ai trouvé mon style et ma technique.* » C'était en 2009, et la peinture de notre serial couleurs a depuis coulé sur les murs. Mais les poissons sont toujours là, à la surface de l'art et de l'air. La technique ? « *J'utilise la perche et le rouleau pour agrandir mon aire de jeu.* »



Ces outils me permettent d'exploiter au mieux les supports qui s'offrent à moi.» Après le choix des armes, pourquoi ce nom de guerre? « J'ai choisi mon blase il y a bien longtemps. War fait référence à mon adolescence et à mon amour de Bob Marley. J'aime cette musique habitée, ce blues jamaïcain qui dépasse largement les enjeux de la musique, en fait. Les chansons de Bob Marley véhiculent cette nécessité de lutter pour l'humanité. Donc oui, derrière War, il y a l'idée de combat pour une société plus juste. »



Quand on l'interroge sur ce dialogue tolstoïen entre guerre et paix, entre la violence du mot War et la douceur de ses images animalières, le « street artist » répond « que ce jeu des associations n'était pas forcément le but recherché. J'ai une

liste de murs en tête, comme j'ai une série d'animaux que j'ai envie de peindre, ou de phrases que j'ai envie d'écrire. Ensuite j'attends le moment propice, ou le déclencheur. Parfois, ça marche du tac au tac, et pour certains, j'attends encore de les peindre. »

« Je suis dans l'illégalité mais pas dans la dégradation »

Que l'on songe au coquelicot de la rue Saint-Hélier ou aux poules coucou du pont de Nantes, difficile de passer à côté de ses images aux formats XXL. War aurait-il la folie des grandeurs? « En matière de street art, bigger is better », sourit-il. « Il y a différents critères pour mesurer l'aura d'un street artist: la quantité, la qualité, le style... Le « king » est celui qui réunit tout ça, mais c'est la communauté qui décide qui mérite ce titre. Surtout, la peinture grand format crée une poésie à l'échelle de la ville. L'œuvre dialogue avec les habitations, les immeubles... »

Roi des animaux et des graffeurs, War n'a toujours pas envie de changer de poissonnerie: « j'ai un bestiaire à finir. » Sur le côté pratique des poissons, et même s'ils sont plein d'arêtes: « Cette thématique m'inspire beaucoup. Le poisson est un sujet très graphique, avec une infinité de couleurs ou de formes possibles. » Un sujet idoine pour un toit ou un mur au bord de la Vilaine. « Je dessine des animaux car ils me plaisent, explique-t-il simplement. Ce plaisir peut-être purement esthétique; il peut

aussi provenir du dialogue initié in situ entre l'œuvre et son environnement. Parfois enfin, c'est plus que ça: les animaux ou les plantes peuvent avoir une réelle force symbolique. Cela dit, ce discours se construit progressivement, un peu comme un puzzle... En ce moment, par exemple, je suis très intéressé par les suricates. Ils m'évoquent des valeurs telles que la famille ou le groupe, ils guettent le danger venant au loin. .../...



Au final, ils font écho à la faillite de notre société... » Une bonne idée pour aider les vieux singes que nous sommes à ne plus faire la grimace.

Animal factory

« Les échassiers, ou tous ces animaux avec des longs coux empruntent au vocabulaire de la sentinelle. Ce sont des veilleurs, des guetteurs, ils nous protègent, à l'image des statues Moai de l'île de Pâques, que j'ai peintes à l'entrée de la ville de Rennes. » Les animaux, mais aussi les mots: « The dark side of the wall », « Le train train quotidien », « Je peins donc je suis », « I war here »... War est aussi un poète, un Rimbaud Warrior utilisant la ville comme une page blanche, entre cahier de brouillon et livre d'or. « Je

suis dans l'illégalité mais pas dans la dégradation », poursuit notre oiseau de nuit. Notre colibri pour faire un clin d'œil au petit emplumé coloré du boulevard Laënnec. « En street art aussi, il est possible de vivre en intelligence. Peindre dehors, dans le vrai monde, a quelque chose de magique. La peinture prend vie, elle trouve sa place dans le décor pour faire partie de la vie des riverains, des passants... Après un moment de gestation, les motifs prennent forme sur les murs. Ils vivront leur vie, plus ou moins longue, jusqu'à leur disparition. » L'extinction d'une espèce, il est vrai, souvent menacée par la horde des karchers.

Games of thrones

Que pense-t-il de cette rivalité supposée entre les artistes? « On peut parler de rivalités, mais aussi de dialogues par mur interposés. Par exemple, ma phrase « The dark side of the wall » fait écho au personnage créé par Seth, et qui regarde à travers un mur arc-en-ciel. Le côté obscur des mots répond ici à ses couleurs et à sa lumière éclatante... » Quant à la guerre entre les blases, il préfère la mener intelligemment: quand des autruches espagnoles viennent recouvrir son « train train quotidien », lui répond par des poules coucou bien de chez nous à quelques mètres de là. Faire



J.B. G.



War



J.B. G.

du vandale, donc, mais « le faire bien ». Et si il ne fait pas dans le lettrage, il n'oubliera jamais que c'est comme cela que le street art acquit jadis ses premières lettres de noblesse.

« Aujourd'hui, je dirais que je ne recherche pas spécialement à être dans le vandalisme, ou l'illégalité. Bien sûr, il y a un côté grisant dans le fait de braver l'interdit, mais cela me stimule moins que l'imprévu, par exemple. Beaucoup de paramètres entrent en jeu dans la préparation-réalisation d'une œuvre, et au final chaque graff relève de la performance. Mais d'une autre manière, réaliser un mur sur commande relève également de la performance. » 2015 voyait les portes du web s'ouvrir sur son site internet Warindawest : « pour moi, il s'agit plus d'un point d'étape que d'un bilan. Cela me donne l'occasion d'élargir mon public, mais aussi de montrer aux Rennais ce que je fais ailleurs. Warindawest me permettra bien sûr de communiquer sur des événements... » Comme cette première exposition, au Lavomatic à Paris, en mai dernier ? Normal, cela dit pour un suricate, de frayer dans les galeries.

« Aujourd'hui, la guerre est permanente, et elle est partout, qu'elle soit militaire ou économique. Je me rends compte que derrière le nom de War, il y a aussi un discours sur l'histoire de la colonisation, l'exploitation des ressources ou l'esclavage. Enfin, je mesure aujourd'hui l'impact réel des graffitis sur les murs. » « Quand je travaille sur un mur, je pense moins m'approprier un espace que le donner aux habitants. Mes œuvres partent d'une initiative individuelle mais procèdent d'un esprit de partage, d'une envie d'ajouter quelque chose à un lieu, dans le bon sens bien sûr. La majorité des graffeurs aiment leur ville, et la connaissent parfois mieux que quiconque. Quand je peins, j'honore un mur, un bâtiment, une rue, un quartier, une ville... » Mais pourquoi rester un illustre inconnu, alors ? « Pour les risques juridiques, un peu. Parce que le mystère rajoute au charme et fait au final partie de l'œuvre. L'anonymat autorise enfin une plus grande liberté mais surtout, je suis meilleur en peinture qu'en interview. Du moins je pense... » Si vous circulez la nuit, il y a aura sûrement quelque chose à War : un homme un peu zorro...astrien, qui peint des poissons-lunes, la nuit, à l'ombre des réverbères.

Jean-Baptiste Gandon
www.warindawest.fr



Richard Volante



J.B.G.



C. ABRAHAM

Le cletomane

Peintre et sculpteur, Clet Abraham est aussi un voleur de sens et un détourneur d'objet. En Italie, en France, aux Etats-Unis ou au Japon, ils sont chaque jour plus nombreux à tomber dans les panneaux du quadra. Interdite, la pratique est pourtant loin d'être insensée.

L'art du détournement... Les amateurs connaissent peut-être déjà Jace et son Gouzou, un drôle de petit bonhomme squattant régulièrement les grands espaces publicitaires en quatre par trois. Le Breton Clet Abraham joue quant à lui avec la signalétique urbaine. Non pas par vengeance contre un fourbe moniteur auto-école, mais contre les Beaux-Arts de Rennes. « Je n'ai pas eu mon diplôme », avoue le fils de l'écrivain Jean-Pierre Abraham, largement reconnu pas ses pairs depuis. Sa déroute le mènera à Rome, où il dénicha dans la foulée de ce refoulement estudiantin, un boulot de restaurateur de meuble. Devenu peintre et sculpteur, Clet n'est pas revenu d'Italie depuis. Sinon en 2010, pour passer incognito à Rennes, décorer une vingtaine de panneaux. Dans le bas de la place des Lices, près des Halles, un sens interdit en train de se faire voler sa barre témoigne encore de l'intervention de ce rebelle de 48 ans.





J.-B.G.



Clet Abraham

Panneau... rama

Des panneaux décorés pour décoder, non pas la route, mais une certaine forme du vivre-ensemble; des sens giratoires obligatoires qui tournent chèvres; un personnage qui se barre avec le rectangle blanc d'un sens interdit; un Christ mis en croix sur un panneau voie sans issue, rue du purgatoire. On se marre et on se tape des barres à découvrir ces sens inédits, une centaine de motifs au total, connus aux quatre coins du monde.

« J'ai posé mes premiers collages à Florence, où je réside désormais, en 2010. Pour être honnête, un artiste a besoin de trouver son public, et après 10 ans de travail passionné comme sculpteur ou peintre, cette reconnaissance tardait un peu. » « Pas trop galerie » et peu porté « sur l'élitisme », il est donc devenu un peintre de la rue, la plus grande galerie du monde.

En Italie ou aux États-Unis, le « cletomane » n'a pas cessé de se prêter au jeu. Un jeu interdit, en tout cas très dangereux. « Mon amie Japonaise est retenue contre son gré dans son pays depuis trois mois », précise-t-il, pour signifier le manque d'humour des policiers nippons

qui la retiennent donc prisonnière en tant que complice. « La culture du street art est avant tout occidentale. Chez nous, la liberté populaire permet de telles pratiques. » « La signalétique, c'est une synthèse de la communication visuelle, et les panneaux, le symbole de l'autorité. Cette dernière s'impose de manière brutale, obligatoire... Tout mon travail consiste en une remise en cause générale de ce sens. Dans une réflexion sur la loi et la manière dont elle s'applique. » Si le street artist pas triste colle des stickers sur les panneaux, il veille scrupuleusement à ce que la déconne ne prenne pas le dessus sur le code, et à ce que la lisibilité du message originel ne soit pas brouillée.

« Le street art impose une communication directe entre l'auteur et le public. Selon moi, cette évolution est irréversible. » Quand aux messages véhiculés: « la rébellion peut et doit être constructive, et la reconnaissance de son utilité par les institutions est une nécessité. » Les voies sans issues du seigneur sont impénétrables ? « C'est mon panneau préféré ! Plusieurs lectures sont possibles, presque jusqu'à l'infini : on peut y voir une remise en cause du dogme, mais aussi une reconnaissance du personnage du Christ. »

Un prénom breton né sur l'île de Sein, un pied à terre de sienne florentin, un amour hiroshimesque... Avec son nom de patriarche biblique, Clet Abraham ne sacrifiera son art à aucun prix. Juste retour des choses pour le roi des détours : « j'ai reçu plusieurs commandes importantes pour sculpter des façades d'immeuble », et notamment une grande tour qu'il va doter d'un long nez en bois. Vrai ? Clet Abraham est peut-être un voleur de sens, mais pas un menteur !

Jean-Baptiste Gandon

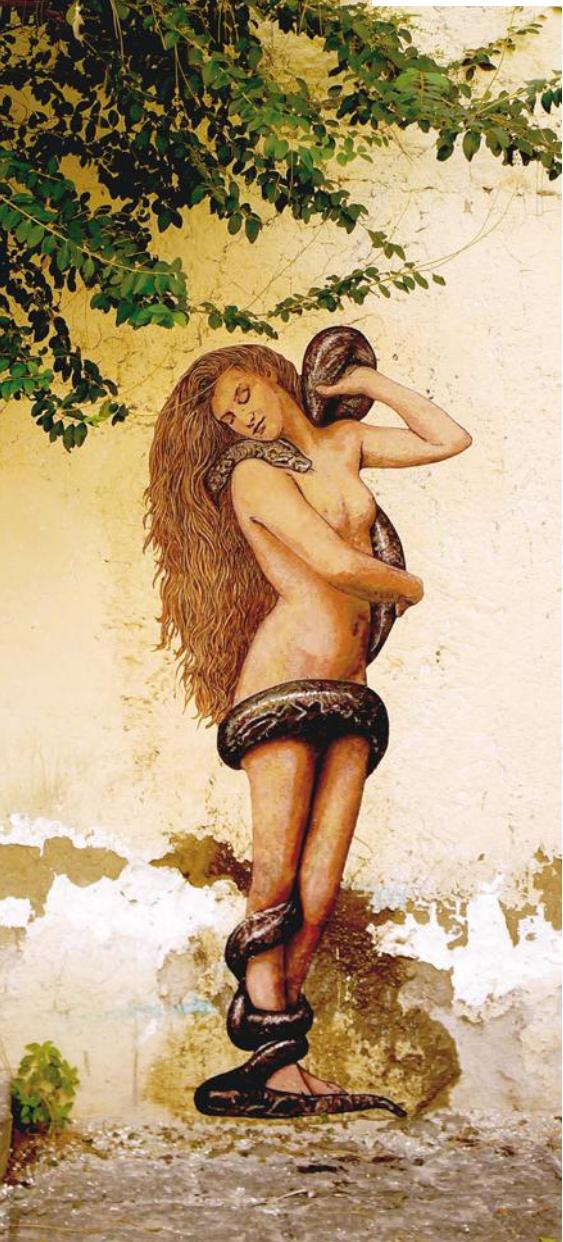
<https://it-it.facebook.com/clet.abraham>



ŽILDA

Le grand Icare

Nous venions pour discuter de Banksy et de street art, nous avons finalement parlé mythologie et Mozart. Peintre d'anges qu'il aide à repeupler les églises désaffectées, Žilda sait prendre de la hauteur sur la rue et les enjeux d'un street art qu'il récuse. De la bonne altitude à la bonne attitude, il n'y a qu'une aile pour s'envoler, à Naples par exemple.



Les inconditionnels de Ken Loach accessoirement amateurs de ce breuvage à la robe mordorée « so british » savent ce qu'est la part des anges : il s'agit de la portion d'alcool, fugace et éphémère, que ne savoureront jamais les palais exercés. Promises à l'évaporation, ces larmes spiritueuses retourneront donc au ciel spirituel, pour faire office, peut-être, de nectar des Dieux. Les anges de Žilda conservent eux aussi cette part de rêve, indicible et tellement sensible.

« Si vous voulez parler street art, prévient-il, cela va vite s'arrêter. » Žilda est comme ça. Un peintre préférant perdre son temps à traverser une histoire de l'art millénaire, plutôt que de s'intéresser à « tous ces trucs de basse-cour dérisoires. Je déteste le côté “pisso de chien” pour marquer son territoire. Je n'ai par ailleurs jamais compris le phénomène d'agglutinement des artistes, sur un même mur par exemple. Pourquoi recréer un cadre alors que le propos des arts plastiques urbains est justement de casser les codes des musées ? » L'héritier d'Ernest Pignon-Ernest a choisi d'aller faire revivre les vieilles églises désaffectées et les palais en ruine, du

côté de la Rome antique, ou de la Rennes contemporaine. Il préfère, et préférera toujours les madones au sujets à la mode. Il imagine des collages pour décoller, et c'est à Naples, au pied du Vésuve, que son imagination rentre le plus volontiers en ébullition.

Les ailes de Žilda

La mythologie et Pasolini, auquel il a consacré trois années de labeur lors de son séjour à Rome. Les anges et Icare, avec qui il remonte le cours séculaire de l'histoire de l'art. Satan et Belzébuth, ou comment faire dialoguer la toile éphémère et le granit éternel, sur les colonnes d'Aurélie Nemours, dans le quartier Beauregard. Charles Corre, Carlos et Mimi « les gros billets », figures anonymes mais emblématiques de Rennes, dont il tapissa les murs. Arthur Rimbaud et Charles Baudelaire, qui l'aident à se faire une place au paradis artificiel. François Villon et les Humanités... Nous sommes très loin de l'univers supposé du graff, et c'est d'ailleurs Mozart qui nous accueille quand nous rendons visite à Žilda, en pleine séance de travail à quatre mains avec Rö, son compère du jour. Le binôme achève à l'encre noire



Žilda



mobilisés par le plan vigipirate, leur *Ange de la mort* de la gare de l'Est vivra plus que 5 minutes. « Son espérance de vie sera forcément dérisoire par rapport aux centaines d'heures de travail fournies. Peu importe, ce qui compte c'est de l'installer. » De créer une œuvre poétique, à l'instant et à l'instinct. Pour réussir leur coup, Žilda et Rö ont tout prévu, y compris « les faux gilets jaunes de la mairie de Paris pour pouvoir se fondre dans le décor. » Même hyper éphémère, l'œuvre aura un effet mérité. « Le plus important, c'est le souvenir. » La trace, forcément immar- siccable.

l'esquisse de *L'ange de la mort*, d'après la peintre rafaélite Evelyn De Morgan. À terme, cette toile gigantesque de 8 mètres sur 2,50 mètres sera posée, si tout va bien, sur un site de la gare de l'Est, à Paris. « Nous travaillons tous les jours de 6 heures du matin à 22 heures », sourit Žilda, qui avoue « mûrir le projet depuis deux ans. » « Il s'agit d'un travail sur mesure pour un site. Je dirais même que c'est l'endroit qui décide de l'œuvre. L'idée est de créer un clash entre ce dernier et le passant, en faisant des choses inattendues dans un lieu inattendu. »

« Travailler dans la rue, c'est d'abord s'ouvrir à un ensemble de pratiques; ensuite, ce n'est jamais ennuyeux car tu n'en feras jamais le tour; enfin, dans la galerie, tu t'adresses à des convaincus, alors que dans l'espace public, tu prends le monde à témoin. »



Des mythes, les premières explications du monde, il dit: « ils ont traversé les siècles, et ils nous traverseront toujours. » Si Dieu le veut, ainsi que les gendarmes et les militaires

De Žilda, nous ne connaîtrons ni l'âge ni le nom, mais nous saurons que cet artiste né à Brno en Tchéquie possède une culture classique hors du commun pour notre époque trop souvent en toc. « Naples, c'est mon terrain de jeu, de vie, de création. C'est là que je réalise les trois-quarts de mon travail. » Peintre hagiograff, il aime aller poser ses œuvres dans les églises désertées par Dieu: « ça me gênerait de peindre un lieu comme cela avec une bombe aérosol indélébile. » Ni vandale ni vendu, il aime comme Icare s'envoler au-delà de la mêlée. Mais il n'entend pas se faire rattraper par le mythe en se brûlant les ailes. Pour le peintre rennais, le street art ne sera donc jamais une église. Entre une pratique contemporaine et des sujets éternels, il y aura toujours un grand écart, comme une porte grande ouverte.



Jean-Baptiste Gandon
www.zildastreetart.blogspot.com



Richard Volante

DEZER

Canal Saint-Marrtin

Le premier métro tagué de sa jeunesse est sûrement désormais très fatigué, mais Dj Marrtin-Dezer a quant à lui la quarantaine rugissante. Du canal Saint-Marrtin au Tag(e) Mahal, sa vie s'écrit toujours en lettres capitales. Rencontre avec une figure de la peinture de rue rennaise.

Guten tag le monde ! Dezer n'est pas Allemand mais on l'imagine aisément déclarer « Ich bin ein Berliner » en posant son tag sur un mur de la capitale... « A New-yorker », aussi, pour croquer la grosse pomme. « An Indian » évidemment, le pays de Gandhi étant un peu sa seconde patrie.

Dj Marrtin aux platines, Dezer à la bombe, Martin Nicol a donc décidé de taguer le monde. Le banlieusard né en 1975 a roulé sa bosse, pas des mats, mais des chromes, et fait briller son nom aux quatre vents du globe : dans le Bronx, où il a pu rencontrer ses idoles du Tats Cru, dans les années 1990 : « Trente ans après leurs débuts, ils vivent toujours au même endroit ! J'ai peint sur les toits de New-York en leur compagnie, avec la statue de la Liberté au second plan, sourit-il. J'ai même eu droit à une visite du quartier, à bord d'une Impala 69. Le Bronx, c'est La Mecque de l'art urbain. » Ces gars l'ont fait rêver, il les a ravis en retour.

Le surfeur des terrains vagues

Que pense-t-il de la déferlante actuelle d'un street art plus à la mode que jamais ? « Le graffiti, c'est l'incarnation de la liberté d'expression. Même une insulte peut être considérée comme de la poésie urbaine. Le phénomène actuel est donc un bon signe, cela prouve que la jeunesse n'est pas en danger. » Le voyage... « Aller ailleurs a toujours été une évidence pour moi, il y a toujours un graffeur qui t'attend quelque part. » En Inde, où il s'est rendu une petite dizaine de fois, par exemple : « Je me souviens d'une expérience dans un quartier de Bombay. Un habitant a voulu que je pose un chrome or et rouge sur sa maison. À la fin, tout le monde m'a applaudi, un boulanger m'a offert des gâteaux.



D.R

Là-bas comme dans beaucoup d'endroits, c'est aussi simple que cela, le système D prime et les rencontres humaines font le reste. Chez nous, on fait des réunions de concertation. »

Les pierres d'un champ de Bhopal pour une anamorphose, ou le hall d'un hôtel de Delhi pour une fresque en hommage aux victimes des attentats de novembre 2008; des Logan entièrement repeintes au marqueur sur une commande de l'entreprise Renault, ou le Tube londonien pris d'assaut pour un coup de Trafalgar rimant avec graff, tag et art; le Blosne et le Block où il a enregistré son premier album À la dérive, en référence à Guy Debord, à la psychogéographie et au situationnisme... Martin Nicol a tracé sa route sans boussole mais avec une bombe aérosol; une traversée du Dezer jalonnée de bains de foule et de houle sentimentale. Normal pour cet amoureux de la musique soul.

À quarante piges et des centaines de pignons de murs plus loin, Dj Marrtin sait parfaitement où il se situe: à Rennes bien sûr, où il a participé à mettre en place le premier dispositif institutionnel de street art, Graffiteam, en 2002. « **Le problème des murs autorisés, c'est qu'il donne une image figée de pratiques spontanées et sauvages.** La mise à disposition de murs



est une superbe initiative, mais à la place, je monterais des murs de briques ou parpaings. Rennes ne manque pas de terrains vagues. L'autre danger des murs autorisés, c'est le favoritisme. »

Sur le canal Saint-Marrtin, forcément, « le meilleur endroit de la ville selon moi. Je trouve son mur autorisé totalement en porte-à-faux avec l'image traditionnelle du graff. Le cadre est bucolique, nous sommes au bord de l'eau, entre la verdure des champs et la grisaille des friches industrielles. Ajoutez les pêcheurs à la ligne, les mamans avec leurs poussettes et les joggeurs dans leur tenue fluorescente, et vous obtenez un tableau pour le moins bariolé. »

Se perdre pour se trouver

Dezer est dans le monde, en somme, immense village hérisse de murs tout sauf cloisonnants, et où chaque tag peint agit comme une poignée de mains. Un iconoclasme prêt à aller au clash pour ses idées, un monsieur propre dans un univers sale studio. Dans le monde, donc, en Indonésie par exemple, dans le quartier de Sarabaya, au milieu des trous d'eau remplis de serpents, sous un soleil caniculaire; à Mayotte, et donc en France, où il a rencontré la misère du tiers-monde...

Le chef-d'œuvre ultime ? « Le graff infra-ordinaire, celui que tu ne vois pas », sourit un Dezer toujours aussi disert. Si le quadra a atteint l'âge de raison, ses lettrages sont quant à eux toujours aussi sauvages. Tout comme ses sons: le pape des soirées Stereofunk dope aujourd'hui la musique Bollywood au Red Bull, et s'est imposé comme le compositeur officiel des prestigieuses compétitions de breakdance BC One sponsorisées par la marque bleue à l'animal qui voit rouge. « L'adrénaline, le risque, la course contre la montre, le jeu du chat et de la souris, tout cela me manque un peu. » La souris un peu chafouine est aussi un lion, et c'est sans doute pour cela que Marrtin roule les « r ». Même si, pour pouvoir rugir, il est souvent obligé de fendre les airs et d'aller voir plus loin.

Jean-Baptiste Gandon
www.djmarrtin.com



LES FREEMOUSS

Les femmes réinventent la mousse arrosée

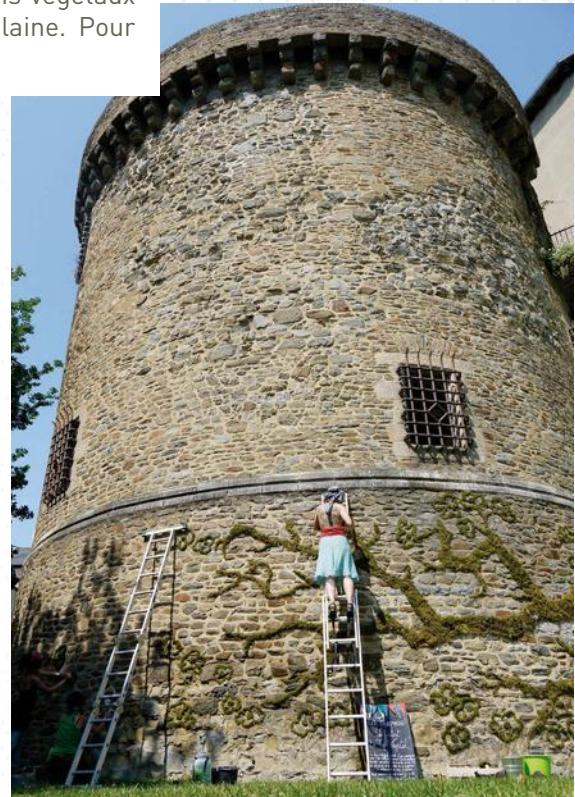
Le trio féminin des Freemouss plante ses graffitis végétaux en mousse naturelle, extraite des bois de la Vilaine. Pour ajouter du vert au gris - et de la poésie à la ville.

Comme souvent avec l'art urbain, tout a commencé sous un pont, le long d'une voie ferrée. Sauf que c'était à la campagne. Sur les parois de ce tunnel étroit « et un peu glauque » de Saint-Senoux, trois filles posaient leur premier Youpi ! Comme un pied de nez léger à la triste réputation du lieu, déjà endeuillé par le suicide.

Encouragées par les réactions favorables des automobilistes, Framboise, Myriam et Alice ont récidivé depuis à la ville, inspirées par le mouvement alternatif de Guerrilla Gardening qui recolonise les délaissés du béton au profit du végétal. Car quoi de plus simple, écologique et poétique que le graffiti en mousse ? De la mousse fraîche ramassée en forêt pour la matière première. De la farine, de l'eau et de la levure pour une colle 100 % naturelle. La triplette partage volontiers sa technique : « On réalise préalablement une esquisse à la craie avant de coller les mousses au mur. Il faut choisir de préférence un support granuleux - de type béton, ou pierre - et une exposition Nord-Ouest ». Protégée du soleil, la fresque peut vivre plusieurs mois sans peine.

Le roi se meut, et les reines sèment

Chez les Freemouss, le graffiti végétal associe le message écologique, l'expérimentation artistique et la revendication d'une pratique culturelle potentiellement populaire car accessible à petit prix et sans technique contrainte. **Le trio intervient sur l'espace public sans forcément demander l'autorisation.** « Mais notre message est pacifiste, léger et joyeux. Les petits vieux nous ravitaillent en thé et en Gavottes ». En une année d'activisme botanique, les trois copines ont créé une quinzaine d'œuvres du côté de Saint-Senoux, Bourg-des-Comptes, Guichen et dans le quartier de Cleunay, à Rennes. Elles



ont sculpté des « folons », ces énigmatiques hommes volants au générique de fin de programme d'Antenne 2. Elles ont aussi planté des loups, des chaperons rouges, des onomatopées et d'autres personnages calqués sur la série télévisée d'animation italienne *La Linea*. « Parce que la ville manque tristement de poésie ». Patronnes, une autre mousse !

OB

framboisemartin@hotmail.fr - 06 22 21 86 53

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR...



D.R.



D.R.

Il y a les murs qui séparent et ceux qui réunissent. Depuis quelques mois, l'association Street Art sans Frontières fait exploser des bombes de couleurs aux quatre coins du globe. À l'image de l'expérience menée récemment dans le quartier « mal famé » de Sidi Moumen, à Casablanca, l'initiative, l'art de rien, est loin d'être bidon...ville.

Mathieu et Antoine ont créé Street Art sans Frontières pour prendre le monde comme terrain d'action: « avec mon pote Antoine, nous voulons montrer que l'on peut peindre avec rien. Nous ne demandons pas non plus de subventions, pour

rester libres de nos choix. » La première pierre à l'édifice de SASF a été colorée il y a quelques mois dans le bidonville de Sidi Moumen, à Casablanca. « La plupart des Casablancais que nous avons rencontrés n'y étaient jamais entrés avant notre action! Ils ignoraient tout simplement ce qui se passait de l'autre côté du mur. Pour être bref, si vous tapez « terrorisme » sur google, Sidi Moumen est très bien placé. Mais la réalité est toute autre... »

Plutôt qu'une antichambre de la mort, Sidi Moumen est en effet un chaudron bouillonnant de vie: « Les pots étaient à peine posés que les gens affluaient de partout: les enfants ont peint des figures sur les murs, tandis que les mamans en profitait pour râver la façade de leurs maisons. C'était un peu n'importe quoi, mais peu importe. L'idée est d'y retourner pour pérenniser notre action, en confiant les clés au centre culturel du bidonville. L'idéal serait de trouver un graffeur sur place. » Mayotte, la Côte d'Ivoire et le Pérou figurent parmi les prochaines destinations de l'association. « En une heure au Maroc, j'ai été plus efficace qu'en six mois ici. »

À 25 ans, Mathieu n'est pas prophète dans son pays, mais il a la vie devant lui pour continuer de prendre le monde à témoin: le street art est un passe-muraille redoutablement efficace.

Facebook: streetartsansfrontieres

J.-B. G.



D.R.



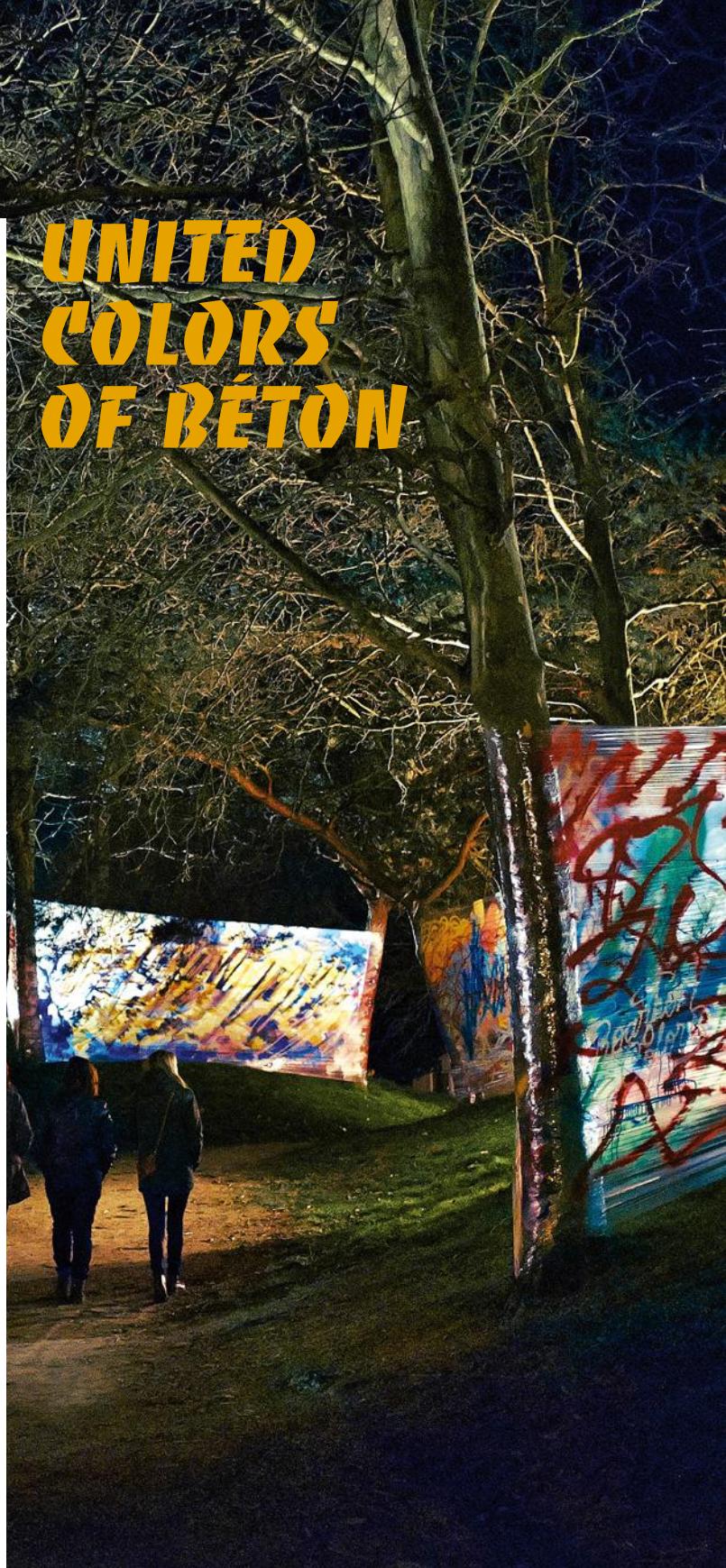
Présenté rapidement, Kifesa est un puriste du graff. Un apôtre du tag originel, en mode clandestin, par opposition au street tarte à la crème, plus mondain: « l'équation graffiti = méchant et petit bonhomme = gentil est plus que jamais d'actualité », lâche-t-il dans un sourire entendu. Entre les « vandales » et les « vendus », la pièce prend, il est vrai, davantage chaque jour des allures de vaudeville. « Le problème n'est pas de travailler avec les institutions, mais de rester fidèle à une démarche. » Avec l'association Roazhon Colors, il mettait récemment « la nature sous vide » avec des bâches de cellophane, dans le cadre de l'Odyssée urbaine: « c'était génial, mais nous n'avons eu aucun échange avec les habitants », regrette-t-il.

Le graff, le Havrais est tombé dedans en mode commando: « je faisais partie du groupe 309, pas loin d'être considéré comme un gang par la municipalité. » Mathieu « Kifesa » et ses afidés défrayeront la chronique en 2008: « nous avions repeint l'A 29 sur une trentaine de kilomètres, entre Le Havre et Rouen. Cela fait pas mal de ponts. » Six mois de sursis, 25 000 € d'amende: des graffs aux conséquences graves, mais totalement assumées... « Je suis encore en procès, commente-t-il simplement. Cet épisode a par contre renforcé ma conviction qu'il fallait que je continue. Paradoxalement, le graff m'a évité de faire pas mal de conneries. »

Kifesa préfère donc toujours les artistes qui peignent les métros du monde sans se soucier de leur réputation. « J'ai vite pu constater que je ne rentrais pas dans les bonnes cases. » Cela ne l'empêchera pas de créer Roazhon Colors il y a une paire d'années.

J.-B. G.
facebook.com/Roazhoncolors/photos

UNITED COLORS OF BÉTON





SIGNE PARTICULIER: PHOTOGRAPH

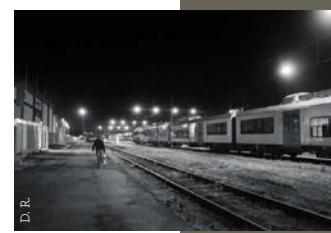


D.R.



Comme n'importe quelle action clandestine, un graff se prépare dans les règles de l'art. Le collectif photographique rennais Les bons copains nous emmène sur les voies ferrées et derrière les grillages des entrepôts, pour vivre la peinture urbaine de l'intérieur.

D'abord sauter le mur ou escalader le grillage. Puis effectuer son repérage discrètement si possible. Enfin, passer à l'action, rapidement car l'heure est graff et les cerbères rôdent. Du sport pour braver l'interdit; des capacités pour calculer et embrasser son environnement en un coup d'œil; un vrai talent assorti d'une rapidité d'exécution, enfin... Le mode opératoire des street artists vandales ne déroge jamais à cette règle de trois. Une règle d'or à respecter pour ne pas réveiller les mauvais esprits.



D.R.

Au gré des voies ferrées ou dans l'enfer des friches industrielles, le collectif photographique Les bons copains retrace ces périples en publant des clichés en action. En quelque sorte, ce site internet est au street art ce que le making-of est au cinéma. Silence, on tourne (le vigile bien sûr).

J.-B. G.
lesbonscopains.tumblr.com



MARI GWALARN & SETH

La Sethième dimension

Mari Gwalarn & Seth, Seth et Mari Gwalarn. Elle est sculptrice et aime rester dans l'ombre des projecteurs. Lui adore la lumière des couleurs et est un graffeur auréolé d'une réputation internationale. Rencontre au sommet de l'arc-en-ciel.

Une étrange sculpture, représentant un graffeur. Il plonge tête la première, dans l'herbe du square Hyacinthe Lorette, sa bombe sympathique à la main. À quelques mètres à peine, le Christ en croix fait le chemin inverse, nous priant instamment de prendre de la hauteur spirituelle. Entre calvaire et sol vert, des cercles arc-en-ciel, posés sur le sol. Des portes vers le bonheur, dessinées pour l'occasion par notre graffeur en herbe...

« Ainsi posée là, cette sculpture est passionnante : d'un côté, nous avons des remparts historiques, et de l'autre, l'ultime rempart si j'ose dire, à savoir Dieu. » Petite main de l'œuvre, Mari Gwalarn résume bien le propos : « elle invite à réfléchir sur ce qu'est la sérénité, et comment on l'atteint. Le personnage de Seth plonge dans un halo, un vortex nous séparant de nos rêves. Je dois dire que son univers chimérique et sa philosophie positive me parlent. »

Seth a-t-il choisi son pseudo parce qu'il y a sept couleurs dans l'arc-en-ciel ? Ou bien en référence à Adam et Ève et leur maudit paradis perdu ? Les voies du signeur sont impénétrables et pendant que les serpents sifflent sur nos têtes, Seth réfléchit à une définition du bonheur, ici, sur terre. Son style révolutionnaire a fait le tour du monde, et même si ce dernier ne tourne pas toujours très rond, les cercles de vie de l'artiste rappellent qu'il ne tient qu'à chacun de donner son avis, et de partager ses envies.

Pendant ce temps-là, Mari cultive les ombres porteuses. « Cela fait vingt ans que je travaille, comme peintre,

décoratrice ou enseignante. J'ai vendu mes premières toiles alors que j'étais encore adolescente. J'ai commencé très tôt et mon parcours de vie fut plutôt chaotique. Je pense que c'est un point commun avec beaucoup de graffeurs. » Sur la visite du 5 juin, proposée dans le cadre de la Nuit des 4 jeudis, et au cours de laquelle la sculpture était présentée, elle pose : « aujourd'hui, 2 ou 3 générations se côtoient sur ce parcours. Cela prouve qu'il ne s'agit pas d'un courant artistique marginal. »

Sur son travail avec Seth, enfin : « toutes les rencontres ne donnent pas d'aussi beaux fruits. Seth veut faire du bien avec sa peinture, je le rejoins là-dessus. Quant à l'objet lui-même, il est en résine. Nous avons conceptualisé la forme ensemble, puis je l'ai moulé, et enfin tiré. Entre nous deux, il ne s'agit pas d'une collaboration *one shot*, même si la vision 2D du dessinateur n'est pas forcément celle du sculpteur. » Peu importe les différences de perspectives, tous deux écrivent une inoubliable mélodie du bonheur.

Les Seth merveilles du monde

Né en 1972 à Paris, Julien Seth Malland est une figure incontournable de la scène internationale. Les Rennais profanes le connaissent sans le savoir, les fans traquent ses œuvres au quatre coins du globe. Son signe distinctif ? Une furieuse envie de transformer l'ennui en envie et le gris en arc-en-ciel.

Pour faire bref, le parcours de Seth nous emmène des arts décoratifs à la bombe dans le milieu des années 1990. Puis les voyages et ses personnages hauts en couleurs aujourd'hui célèbres. Illustrateur, graphiste, directeur de la maison d'édition Wasted Talent, Seth est également présentateur et auteur de documentaires *Globe-painter* pour la série *Les nouveaux explorateurs*. Après Canal+, bientôt sur Canal Seth ?

J.B. G.

MARDI NOIR

L'émouvant perpétuel

Si la nuit, tous les chats sont gris, Mardi reste Noir, pour le plus grand plaisir des amoureux de street art. Et si le créateur fit le monde en six jours, lui refait la ville chaque jour de la semaine.

« On me connaît sans doute moins comme Mardi Noir que comme celui qui fait des trucs avec des gros pixels. En fait, je ne signe jamais mes œuvres. » Il n'est pas encore arrivé, ce jour funeste, où Mardi Noir se mettra en avant. Arzhel Prioul, de son vrai nom, est toujours sur la réserve, même si l'artiste connaît peu la panne sèche.

Discret sinon distancié, taciturne sinon laconique, l'artiste est quasiment invisible, mais c'est pour mieux laisser parler ses œuvres. À force de le harceler avec nos questions, Arzhel nous livre, malgré tout, quelques clés de son univers si singulier. « Je me définirais plus comme un "artiste dans l'espace urbain" que comme un peintre, et encore moins un street artist. » Connu pour ses collages, Mardi Noir cultive pourtant un autre terrain : celui des

installations éphémères. « Récemment, j'ai créé un truc sur un parking abandonné, derrière la gare. Il y avait là des vieilles barrières posées en vrac, un bloc de ciment sur lequel l'herbe avait repris ses droits... » Sensible et nuancé, l'artiste de 34 ans fait donc aussi dans l'art brut, mais l'art brut n'est pas antinomique à la douceur.

Street altruiste

Mardi Noir, donc... Drôle d'éphéméride pour d'éphémères idées. Il dit : « Tout est lié, il n'y a pas de frontières ni de cloisons entre les genres. Plutôt que de rester dans mon atelier, je me suis simplement dit que j'aimerais bien partager ce que je fais. Pour cela, rien de mieux que l'espace public. » Ses sources d'inspiration ? « Je pioche un peu partout : dans les manuels de sport pour un schéma de nageur, par exemple. Mon panel est assez vaste, j'apprécie aussi les hiéroglyphes... Réflexion faite, j'aime fréquenter les rayons des bibliothèques vers lesquels je ne me tourne pas naturellement... »

Il parle de son travail comme d'un « jeu de détournement perpétuel : des lieux, des images... Les situations sont parfois ludiques, parfois poétiques. Après, les gens sont libres d'interpréter tout cela à leur manière. » À l'image d'une œuvre, créée en juin dernier. Dans le plus simple appareil artistique, cette dernière consistait en un collage maculé de blanc et encadré de noir. Sur ce panneau, une inscription : Affichage libre. « J'ai posé plusieurs panneaux : l'un d'entre eux a été arraché, un autre a été recouvert d'affiches... C'est



D.R.



D.R.



D.R.



D.R.

bien, il y a plusieurs façons de s'exprimer. Habituellement, les artistes de rue s'accaparent le mobilier urbain. Là, j'en ai créé un nouveau. » Peu porté sur les longs discours, Mardi Noir n'en a pas moins le mot qui fait mouche et la parabole hyper efficace : « l'une de mes dernières lectures est un livre écrit par un détenu et publié au jour le jour via Facebook. Il s'agit des *Chroniques de Youv derrière les barreaux*, aux Éditions sociales. Le contenu était régulièrement effacé par l'administration pénitentière. Il me semble y voir un point commun dans notre rapport à la censure, nous autres les artistes de l'espace public. Chaque jour, nous noircissons des pages blanches qui ont toutes les chances d'être effacées. »

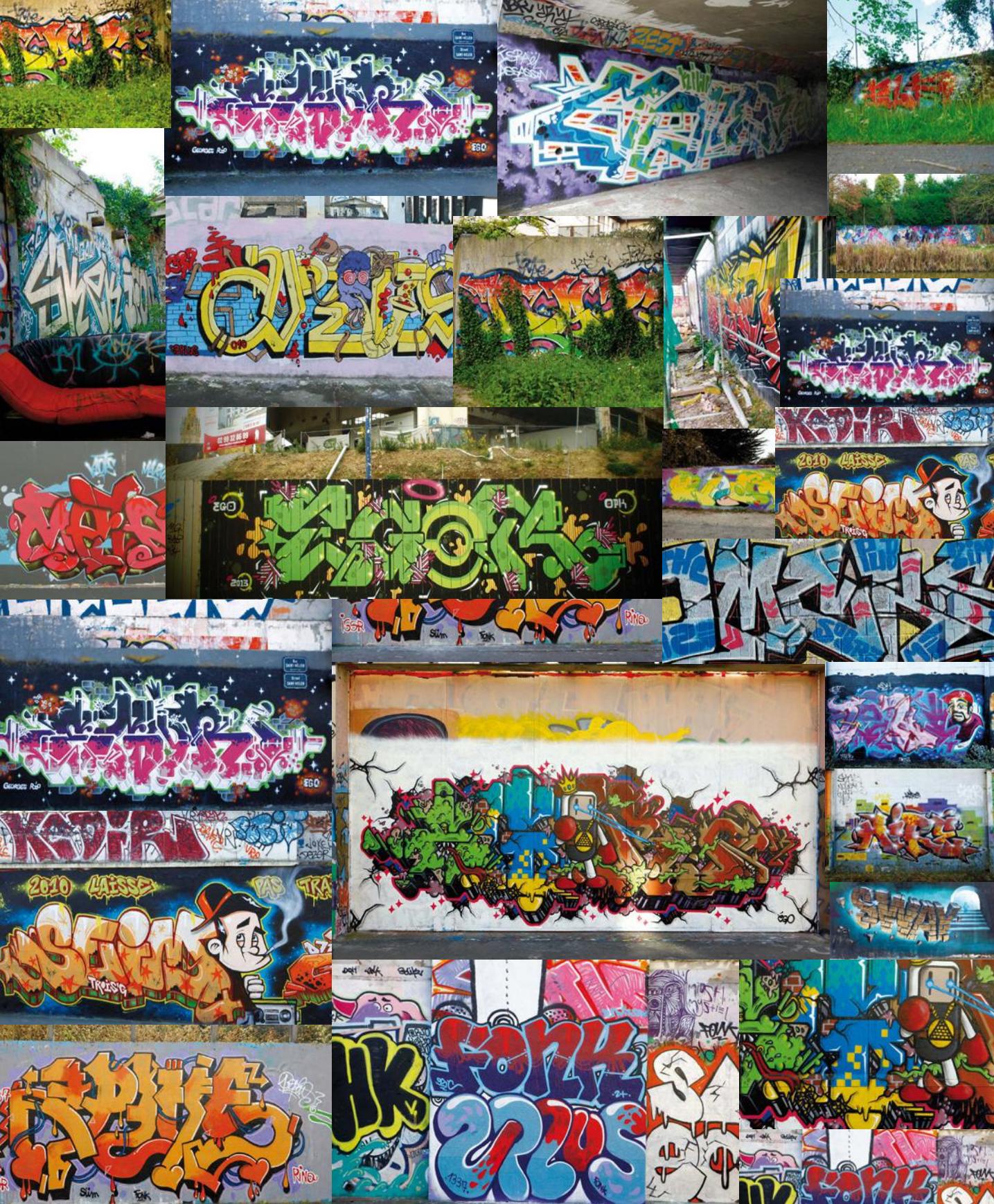
Peu désert mais pas déserté par le rêve, Arzhel parle d'Ernest Pignon-Ernest comme d'une référence obligée, tout en préférant « avoir un regard local. Ce qui m'inspire le plus, ce sont les ouvriers en train de travailler, la signalétique urbaine, les choses du quotidien. J'aime explorer la ville. » « Nous mesurons la température d'une ville à travers ce qu'il y a sur ses murs. » Prosaïque et poète, Mardi Noir fait juste en sorte que les jours de la semaine se suivent, et ne se ressemblent pas.

Jean-Baptiste Gandon
mardinoir.blogspot.fr
vimeo.com/13128446

UNITED COLLEUR OF BETTON

Depuis 2013, Mardi Noir intervient sur un chantier de la ZAC Renaudais, en partenariat avec la commune de Betton et le groupe Giboire. Le serial colleur est également le coordonnateur d'une démarche artistique, dans le cadre de laquelle d'autres artistes sont susceptibles d'intervenir en collant des affiches de hiéroglyphes sur les panneaux et palissades. Indiana Jones doit ronger son lasso...







LE GRAFFITI AU PIED DE LA LETTRE

NOUS VOILÀ REVENUS À L'ORIGINE
DU MONDE DU STREET ART,
LÀ OÙ TOUT A COMMENCÉ.
AVANT QUE LE STREET ART
N'OBTIENNE SES LETTRES
DE NOBLESSE, IL Y A EU
LE GRAFFITI ET LE LETTRAGE.





Plus Mioshe la ville

À Rennes, impossible de passer à côté d'Antoine « Mioshe », dont les œuvres géantes tapissent les murs de la ville. Contrairement à nombre de ses pairs, l'artiste assume volontiers les paradoxes d'un « street art » d'essence sauvage, mais de plus en plus domestiqué.

La fresque géante du 59 boulevard Voltaire, c'est lui; la silhouette noire aux accents bleutés du boulevard de Verdun, c'est encore lui; les fjords enneigés rappelant le récent voyage à Oslo, dans le cadre du festival Travelling, sur la vitrine du Liberté, c'est toujours lui... Impossible de passer à côté des fresques géantes et colorées, dont Mioshe a pris l'habitude d'habiller les murs de la ville.



D.R.

L'artiste trentenaire a pignon de mur sur rue. Il est un peu devenu la mascotte officielle de la ville, et peindre sur les « espaces autorisés » n'est d'ailleurs pas pour lui synonyme de mur de la honte. « **Je me définis moi-même comme un artiste grand public. Il est grand temps que les street artists assumment leurs paradoxes. Pourquoi en effet rester dans l'anoniamat quand on a du talent ?** »

Repeindre la ville

Pour vivre heureux, ne vivons pas cachés, donc, et avant que le *Toboggan* du boulevard Voltaire ne lui serve de tremplin, Mioshe a lui aussi goûté aux joies du vandalisme anonyme. « J'ai commencé le graff en mode sauvage à l'âge de 17 ans, après avoir rencontré des artistes nantais. J'ai continué pendant mon année d'Erasmus à Valencia en Espagne, et je dois dire que



J.-B.G.



j'ai repeint la ville. » Après avoir essayé le lettrage, l'étudiant des beaux-arts se détache rapidement de la culture hip-hop: « Dans une certaine mesure, les premiers graffitis pourraient être les peintures rupestres de la préhistoire. Mais aussi les gribouillis photographiés par Brassai dans les toilettes publiques au début du XX^e siècle. Donner une définition au graffiti est assez périlleux, selon les cultures, les regards divergent sur cette pratique. Pour ma part lorsque j'ai envie d'intervenir dans la rue sans autorisations, je fais du collage, ça permet d'éviter la contravention et de respecter un minimum la ville. » Mioshe préfère le beau au moche, même si tous les goûts sont dans la nature urbaine. « Mon territoire, c'est entre autres le quartier Cleunay. » C'est là, dans la jungle des tours, que la MJC Antipode avec les rencontres Urbaines, ou encore le festival Electroni(k), lui ont permis de se faire un nom. « J'ai trouvé mon style vers 2010. Avant, je peignais juste des visages ou des personnages isolés. Je me suis vite rendu compte que la mise en scène et la narration étaient importantes. L'environnement urbain doit lui-même être considéré comme un personnage amovible. » L'épure et la simplicité des motifs pour permettre au

ET LA LUMIÈRE FUSE !

Dessiner avec de la lumière... Beaucoup en ont rêvé, Mioshe l'a fait. « J'ai répondu à un appel d'offre du Cercle Paul Bert Villejean, qui souhaitait embellir sa façade. J'ai eu l'idée d'un dessin dont le trait serait de la lumière, une première pour moi, et pour la ville aussi je crois. » Pour comprendre, il faut passer voir sur place, ou à défaut, imaginer quelque chose qui ressemblerait à une projection à partir d'un transparent. Autre avantage d'un tel dispositif: la nuit est le jour.

« L'idée était d'illustrer l'esprit et les activités du C.P.B, essentiellement sportives. » Et là encore, le docteur Jekyll peut cacher un mister Hyde: « au premier regard, vous pensez apercevoir quelqu'un jonglant avec un ballon, qui se révèle en réalité être une tête. »

grand public d'embrasser l'œuvre au premier coup d'œil; un peu de disproportion pour accentuer l'expressivité des personnages... Ainsi vit le style Mioshe.

Alors Antoine, vandale ou vendu? « L'existence du Réseau urbain d'expression et des murs autorisés est bien sûr une très bonne chose. Le caractère municipal de ce service est par contre, à mon sens, une originalité de la Ville de Rennes. Ailleurs, ce sont plutôt des associations qui pilotent ces dispositifs. » Ce qui ne l'empêche pas de peaufiner quelque stratégie subversive. « J'aime les esthétiques rassurantes et un peu bizarres en même temps. Ce qui est joli au premier regard mais beaucoup plus équivoque en réalité. »



Lucide, il déclare: « le street artist est souvent pris en étau entre sa propre pratique et le regard des habitants, ou le caractère inévitablement institutionnalisé, un peu sage d'une politique publique dans ce domaine. Ceci dit, le R.U.E distribue de plus en plus de cartes blanches, ce qui a priori signifie moins de contrôle. » Il avoue adorer « l'anonymat tellement visible de War », « le travail d'orfèvre de Poch », et « la démarche des Frères Ripoulain, des artistes contemporains qui sont aussi des universitaires, mais qui sont toujours dans la rue et demeurent très subversifs. Être dans cet entre-deux est une force. » Cultiver le côté obscur de cette force, et parfois même de la farce, pour se retrouver dans la lumière, à l'image du dispositif original imaginé pour le CPB Villejean (voir ci-contre). Le co-auteur du Passage des Collines l'a parfaitement compris: il s'appelle Mioshe mais possède déjà la sagesse d'un vieux singe. Ni vandale, ni vendu, ni vaniteux, ni vénal, Mioshe a juste un entrain d'avance.

www.mioshe.fr

J.-B. G.

LA POLITIQUE DE L'AUTRUCHE

Plus qu'un combat de coq, ou qu'une histoire de fou de bas-san, nous évoquerons une prise de bec constructive. Si vous avez manqué le début: en 2013, à l'invitation du festival Teenage Kicks, l'artiste espagnol Aryz peignait des autruches sur une façade d'immeuble, en face de la ligne de chemin de fer. Ces autruches assénaient un coup fatal au « train train quotidien » et aux coulures colorées de War. Pour dénoncer cette politique de la triche, le Rennais n'en rajouta pas une couche, mais répondit à Aryz sur une autre façade, à quelques mètres de là. Son message: des poules coucou bien de Rennes, et un retour à l'envoyeur bien senti. La morale de l'histoire: on ne badine pas avec les murs.



D.R.



J.-B. G.



J.-B. G.



ŒUVRE

Le tag pour les nuls

Le tag est une calligraphie qui ne dit pas son nom. Pas évident à lire. Pas facile à comprendre. En 2010, l'artiste Mathieu Tremblin s'est livré à un exercice amusant de décryptage pour rapprocher les passants des murs avec la complicité des Ateliers du Vent.

Associé avec David Renault sous le pseudonyme des Frères Ripoullain, fidèle au goût du duo pour le détournement ludique de la signalétique urbaine, l'artiste a traduit physiquement un mur tagué du quartier Arsenal-Redon.

« Tag Clouds est un principe de peinture murale qui consiste à remplacer les calligraphies anonymes de tous ordres présentes sur les murs de la ville par des traductions lisibles et rigoureuses comme celles des nuages de mots-clés présents sur Internet (« tag clouds » en anglais). Tag Clouds pointe une analogie

entre les tags physiques et les tags virtuels, autant dans leur rapport à l'occurrence que dans un rapport au balisage d'un cheminement ». « C'est aussi une façon de gommer l'altérité d'une écriture atypique pour la rendre acceptable de manière ironique aux yeux des gens et des institutions.

« C'est enfin un hommage à une pratique graphique décriée mais beaucoup plus intéressante à mon sens que la fresque dans la mesure où il donne davantage à voir la ville vécue qu'il ne délivre un message. Le tag est un marqueur de passage de l'ordre de l'appropriation spontanée de la ville et du parcours de ses usagers ».

Mathieu Tremblin

Conception, action, photographie : Mathieu Tremblin dans le cadre de « La Vilaine Balade », quartier Arsenal-Redon, Rennes (FR), 2010. Production : Les Ateliers du Vent.

TOY STORY

C'est un exemple parmi d'autres : les palissades du couvent des Jacobins symbolisent un haut lieu du street art commandité. Et c'est une vérité de La Palice de dire que ces dernières stigmatisent les malentendus entre les



J.-B. G.

différentes tribus de graffeurs rennais. Il y a peu, des portraits étaient « toyés » par des vandales, « Toyer », qui signifie en substance « polluer », certains utilisant également l'expression « buffer ». L'affiche d'Orange mécanique reproduite en série, des Duchesses Anne en pagaille, un E.T. l'extraterrestre, des portraits en mode Wharol... Un peuple de contestataires venus dire à leur manière qu'il n'y a pas d'autre loi que celle de la jungle urbaine.





DES FRICHES ET DES LETTRES

C'EST SANS DOUTE AU CŒUR DES FRICHES QUE LE GRAFFITI SE DÉCHIFFRE LE MIEUX. ENTRE LES VESTIGES INDUSTRIELS DE LA BRASSERIE GRAFF DANS LE QUARTIER SAINT-HÉLIER OU SUR UNE PLAINE DE BAUD PAS VRAIMENT MORNE, LES CIMETIÈRES INDUSTRIELS SONT UN TERRAIN DE JEU PARADISIAQUE. ET S'ILS SIGNENT LA MUTATION ÉCONOMIQUE, ILS NE SIGNIFIENT PAS POUR AUTANT, LOIN DE LÀ, LA RUINE DE L'ART.





ALI

Mandala days

Il y a une vie entre la bombe et le graffiti, et les mandalas d'Ali en constituent une parfaite illustration. Les mandalas ? Des formes géométriques aux lignes douces et arrondies dont le jeune artiste rennais a pris l'habitude de tapisser la ville du sol au plafond, mais aussi les murs des galeries d'exposition. Bienvenue à zen métropole !

La barbe est fournie et taillée dans les règles de l'art capillaire. Sur l'avant-bras droit, le tatouage d'un papillon parfaitement réalisé d'après une vieille gravure. Pas plus que celle du sphinx, Ali ne restera une énigme bien longtemps. Avenant et paisible, le jeune artiste rennais ne tarde pas, en effet, à sortir de sa chrysalide.

Qui est Ali ? « Mon nom n'a pas de sens, il est le fruit d'une recherche graphique sur la lettre A. » Le A d'Ali nous guide au B de bitume, ou de béton, selon que la page blanche est un mur ou un trottoir. « J'ai toujours travaillé le papier ou les supports de la ville de la même manière. J'envisage avant tout la rue comme un médium. » Cet entretien au pied des lettres nous guide tout alphabétiquement au C de « complémentarité » entre les pratiques, jusqu'au M merveilleux et majestueux de ses mandalas. « On retrouve certes cette forme dans la culture bouddhiste ou brahmanique, mais je ne la perçois pas dans ce sens-là. Je travaille surtout des motifs abstraits, comme une sorte de puzzle. Derrière la toile ou le mur, il y a tout un processus que l'on ne devine pas forcément. »

Ali Babel

Artiste de l'improvisation et du « one shot », Ali part toujours du centre pour s'ouvrir vers l'extérieur, vers le monde, avec pour seule arme son gros feutre. L'artiste centripète dit avancer « sans plan, ni repère ». Il évolue dans la jungle urbaine comme dans ses mandalas : sans boussole ni GPS, mais la ligne de conduite est quant à elle toute tracée, limpide et élégante. « Je dois beaucoup à Gaétan Naël, de l'Antipode MJC et du festival Maintenant. C'est lui qui a repéré mon travail il y a trois ans. En quelque sorte, il m'a donné confiance. » Le passant sans souci avec les arts plastiques urbains passe chaque jour devant ses palais des mille et une nuit, auto-colles sur les poteaux et les gouttières rennaises.

Quant on l'interroge sur l'identité de l'auteur des stickers « Yves Duteil », qui redonne une seconde vie à l'auteur de chansons pour enfants, il répond, désarmant : « on m'a dit qu'Yves Duteil était un collectionneur de graff nantais. » Le fameux choc des générations...

« J'ai posé mes premières œuvres sur le trajet entre chez moi et Rennes 2, où j'étais étudiant en arts plastiques. » Le petit poucet n'a plus besoin de semer des cailloux pour retrouver son chemin. Celui qui, par exemple, le menait récemment à Montréal: « j'y vais pour un stage dans une galerie d'art, qui participe notamment à un festival d'art urbain. J'espère y rencontrer du monde, établir des contacts. » Modeste artiste et modeste fan de Wong Kar-Wai, Ali avoue tout de même ses envies de grandeur. « Je réfléchis avec le festival Maintenant à un projet assez ambitieux et dépassant de très loin mes formats habituels. Je ne peux pas en dire grand chose, mais je veux bien donner un ou deux indices: cela ne sera ni sur un mur, ni au sol, et l'œuvre sera invisible au passant, c'est-à-dire que cela implique d'imaginer un dispositif pour la restituer visuellement. »

S'il se déclare attaché au travail manuel et à l'imperfection des lignes, cela n'empêche pas Ali de nourrir une réflexion 3.0: « je n'ai pas envie de vectoriser mon travail, mais j'aime l'idée d'une imprimante 2D qui recréerait l'imperfection de mon tracé. » San Francisco? « C'est le futur alternatif. J'ai eu la chance de suivre les cours de Camille Bosquet, spécialiste des Fab lab, maker spaces et hacker spaces. Ce côté débrouille est très plaisant. Sur tout, il remet l'individu au cœur de la société. »

Ali travaille essentiellement en noir et blanc, et dit ne pas faire dans l'humour. Un tenant du triste art? Sûrement pas! L'artiste est toujours positif, même si, pour réaliser l'un de ses derniers travaux, visible près du jardin moderne, il a utilisé la technique du négatif. Suffisamment altruiste pour laisser les autres colorier sa vie, à l'image de Val, son collaborateur le temps d'une exposition. Lui leur rend bien, en colorant la ville.

www.a-l-i.tumblr.com

www.facebook.com/arthurlouisignore

Jean-Baptiste Gandon



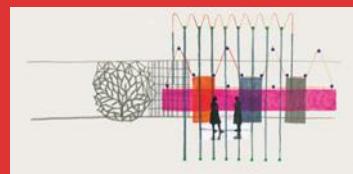
J.B.G.

DESTINATION
RENNES
TOURISME CONGRÈS

C'EST LA VILLE QUI COMMANDE!

Les poules coucou de Rennes ont-elles leur alter ego masculin? Celui-ci lâcherait certainement un petit « cocorico! » de plaisir en apprenant qu'avec une cinquantaine d'œuvres d'art contemporain installées dans la ville au titre de la commande publique, Rennes est loin d'être à la traîne en la matière. Une marque de fabrique locale et une brillante démonstration d'un art comptant pour tous. Deux visites guidées thématiques abordent le sujet: « L'art public dans la ville », pour décourir les mots monochromes de Gottfried Honegger cachés dans le parking souterrain de l'esplanade Charles de Gaulle, ou le célèbre Alignement du XXI^e siècle; au programme de la visite « Paysages urbains », notamment, *La ligne et le point du jour* de François Morellet, une œuvre évoluant avec la position des astres.

Destination Rennes - Office de tourisme : 02 99 67 11 11.
www.tourisme-rennes.com



2016, L'ODYSSEÉE DE L'ESPACE PUBLIC

À l'image de la fresque au sol réalisée rue Jules Simon, la frontière entre art contemporain et street art est parfois floue. Et d'ailleurs, pourquoi séparer les deux? L'année 2016 à Rennes sera donc celle des « Arts visuels », scandée notamment par l'exposition événement consacrée à Ronan et Erwan Bouroullec, deux figures majeures du design international. Dans la rue ou dans les galeries, les amateurs vont en prendre plein les yeux!

LA TRIPLETTE DE BELLE VILLE

Un jeudi par mois, l'Atelier 56 secondes interroge le vivre ensemble et les grands ensembles. Avec, parfois, des accidents « graff » au carrefour.



Céline Diais

L'une est doctorante, et planche sur les lieux de l'expérimentation numérique; l'autre officie à l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de Rennes; la dernière a créé l'Atelier 56S. Toutes les trois se sont retrouvées dans les desseins de cette agence d'architectes, également lieu d'exposition et de débats d'idées très ouverts. Flavie Ferchaud, Estel Rubeillon et Fanny Landreau, pour vous servir ou plutôt servir une vision renouvelée de l'espace public.

La tête à Paris, les yeux et les oreilles à Rennes, l'Atelier 56 secondes fait donc feu de toutes voix, pourvu que celles-ci nous parlent de ville, ou d'aménagement urbain. Un jeudi par mois, un débat est même organisé dans un espace plus ouvert que normé: « le dernier en date portait sur l'art dans la ville, et notamment de l'impact des graffitis sur la rue. Le street artist Poïti, l'universitaire Aude Le Saux et la responsable du Réseau Urbain d'Expression Pauline Legal se sont notamment assis autour de la table. L'idée est qu'un commanditaire, un chercheur et un créateur soient présents à chaque fois, sachant que la parole est libre. »

Ces débats s'adressent au grand public, qui pourra par ailleurs jeter un œil sur l'exposition du moment. En juin dernier, les photographies de plages urbaines de Céline Diais nous rappelaient où nous nous trouvons: au croisement de l'aménagement urbain et de l'imagination nécessaire pour faire coller vivre ensemble et grand ensemble. « Le principe est assez simple: chaque exposition dure un mois; les trois mois suivants sont dédiés aux rencontres, à raison d'un débat par mois. » En juillet, l'Atelier 56 secondes était à l'écoute de la « Ville sonore », avant de plancher sur la « Mémoire de la cité » en septembre, et de philosopher sur la « Folie dans la ville ».

« On parle beaucoup aujourd'hui de l'acceptation du « street art », mais en parallèle il y a une politique d'effacement. On peut parler d'une forme d'institutionnalisation, mais la plupart des œuvres concernées se trouvent plus sous les ponts que dans les nouveaux quartiers. Inversement, quand le Réseau Urbain d'Expression demande aux artistes d'attendre par rapport à un mur, ces derniers s'exécutent. Les sauvages sont devenus sages. On ne peut par contre pas nier que la commande publique permet de travailler avec le grand public. » Le mot de la fin, en toile de fond? « Au final, la grande question est de faire la ville pour les gens. »

Jean-Baptiste Gandon

*Atelier 56 secondes,
87 allée Saint-Hélier, à Rennes.
www.atelier56S.com*



DG

URBANISME

Belvédère au fil de l'art

Au ras des flots, l'artiste Martin Bineau met en lumière le belvédère Ménard qui ouvre une nouvelle promenade urbaine le long des berges de la Vilaine.

Un quartier en pleine transformation, des logements à venir, un fleuve à reconquérir, des usages à inventer... Sur les terrains en friche d'une ancienne zone industrielle, le quartier Baud-Chardonnet a entamé sa mue pour accueillir 5 000 habitants d'ici vingt ans. Besoin de repère ? Envie d'identité ? À l'angle de l'avenue François Château et de l'allée André Ménard, la Ville de Rennes a convoqué l'art urbain pour signifier les évolutions du paysage grâce à la commande publique.

Sur la rive nord, un belvédère surplombe la Vilaine. Il marque symboliquement l'entrée sur les berges réaménagées du fleuve. Lauréat de l'appel à projets, l'artiste Martin Bineau a choisi d'habiller le mur de soutènement de l'ouvrage - 18 m de long / 2m50 de haut - avec une seconde peau en écailles jaune bouton d'or. Le trait végétal évoque la silhouette d'une plante grimpante aquatique à sa juste place, les pieds dans l'eau.

L'envie de l'artiste

Martin Bineau : « Je suis plutôt familier de la mine de plomb, du papier et du portrait au crayon en petit format. Je ne travaille pas dans la rue. Je ne peins pas à la bombe. D'où le choix du pinceau pour réaliser cette peinture murale. Comme une évidence. Le trait du pinceau donne un léger relief à l'œuvre.

La couleur ? Elle interpelle les passants. Le motif ? Malgré les apparences, il n'est jamais le même. Répété à l'infini, il invite à la contemplation. Cette œuvre ne fait pas de moi un street artiste. Si elle ouvre des portes, tant mieux. Mais ce n'est pas la finalité. Là, on parle plaisir ».

L'idée de la Ville

Pedro Pereira, chargé de mission Arts visuels, cinéma et audiovisuel, Ville de Rennes : « Notre souhait était de créer un point de repère fort dans un paysage en mouvement, encore peu fréquenté des Rennais car toujours en travaux. Le graffiti et les arts visuels offrent cette possibilité d'accrocher le regard.

Il s'agissait également d'offrir un bel espace de travail et de visibilité pour un jeune artiste en phase ascendante. C'est aussi le rôle de la commande publique ».

La vie rêvée des gens



Pluridisciplinaires et sans exclusive, les Ateliers du Vent sont un territoire de l'art au plein sens du terme. Les multiples fresques qui habillent les murs de l'ancienne usine qu'ils occupent à Cleunay témoignent de leur intérêt pour le street art.

Même s'ils ont dû déserter (provisoirement) leurs locaux pour cause de vaste rénovation, les Ateliers sont toujours présents dans le quartier où depuis 2006 ils ont tissé des liens forts avec les habitants. Pour pérenniser sa démarche auprès de résidents toujours plus nombreux du fait de la restructuration de la ZAC Bernard-Duval, le collectif a installé trois containers sur la place qui sépare l'usine des nouveaux bâtiments. Démarré au printemps, le projet intitulé *La Vie en Containers* assure une présence sur le site et offre diverses actions artistiques mues par une réflexion autour des enjeux urbanistiques et des aménagements de l'espace public. En 2014, lors de l'exposition *Quelles*

sont nos ruines? , une affiche clamait « Encore quelques opportunités pour vivre l'exceptionnel », reprise exacte du slogan vantant l'immeuble Jean Nouvel, place de Bretagne. Une dé-sopilante parodie de propagande immobilière illustrée par une esthétique digne du réalisme soviétique, et signée Sophie Cardin.

Contre-propagande

Voyant les panneaux publicitaires des promoteurs consterner la ZAC, la plasticienne a depuis imaginé d'autres pastiches: **un empilement de containers barré de la phrase « Prochainement, pour habiter, investir, réduire vos impôts », ou un paysage de montagnes enneigées souligné de « Livraison fin 2015 ».** Elle les a disposés près des voies passantes et elle a recueilli les réactions des usagers. Dans un documentaire sonore réalisé avec Céline Le Corre, elle précise son questionnement « par rapport à ces grandes images qui nous vendent du rêve. Elles sont toujours très arborées. Les gens ont l'air super contents. On ne voit jamais un handicapé, que des gens très en forme ». **Elle a été ravie que son affiche du croisement d'autoroutes intitulée « Ici bientôt vos rêves se réalisent » soit recouverte du tag « Est-ce là ce dont vous rêvez ? Métropole nik ta race ».** « Sophie a refusé de recouvrir ses panneaux d'une substance anti-tag, raconte Cécile Cayrel, coordinatrice de *La Vie en Containers*. Il y a une part de provocation; son travail est fait pour réagir ». Proche des trompe-l'œil chers au street art, l'installation *Vendeur de*

rêves était aussi une manière de se réapproprier l'espace public vis-à-vis des aménageurs.

Végétalisation

Même démarche avec le *Chantier sur place* (*ou à emporter*) mené par la scénographe Florence Audebert et les architectes-paysagistes de l'Atelier MaDe. Il s'agissait, avec la participation des habitants, de végétaliser la place publique, trop minérale de l'avis des artistes, et d'y construire du mobilier éphémère. « On voulait montrer nos envies aux urbanistes, explique Florence Audebert dans le documentaire sonore. Tester des choses, proposer des pistes, même si la place est déjà dessinée. Ils savent où ils vont mettre les bancs, les candélabres, etc. » Ce que ne savent pas encore les Ateliers du Vent, c'est comment seront les murs extérieurs de leur usine après avoir été repeints en blanc pour la réfection. Ils se pourraient que quelques graffeurs apposent leurs pattes inspirées sur ces surfaces immaculées...

Eric Prévert

www.sophiecardin.com
www.lesateliersduvent.org





LIEUX

Élaboratoire Haut-lieu de la culture *do it yourself* branché sur le courant alternatif, la friche affectueusement nommée L'élabo continue de déchiffrer les modes d'expression libres, voire libertaires, du côté de la plaine de Baud. Les graffitis y représentent d'ailleurs en force, et les deux premières éditions de l'exposition 1 m² y ont été programmées. On espère pouvoir profiter encore de ces beaux débats de L'élabo. www.elaboratoire.eu.org

Le ticket de Leyto

Artiste phare du graffiti depuis 20 ans, Goulwen Mahé, aka Leyto, a fait une demande d'atelier logement il y a un an auprès des services municipaux. Espérant occuper ces nouveaux murs en 2016, il explique sa démarche.

Qu'est-ce qui a motivé cette demande ?

Je n'ai pas d'endroit digne de ce nom pour travailler sérieusement. J'ai besoin d'espace et d'un lieu fixe pour répondre aux différentes commandes de clients.

Cela relève t-il pour vous d'une mutation dans votre pratique artistique (de la rue à la galerie) ?

Qu'elle soit exercée dans la rue ou en atelier, la peinture reste la peinture. Mon travail est différent sur mur ou sur toile mais la direction reste la même. Je pratique la peinture sur toile en parallèle de mes fresques sur murs et ce depuis toujours... Ces deux pratiques se nourrissent l'une de l'autre, je ne fais pas de différence. Le propos reste le même, même s'il est moins politique sur toile évidemment.

Vos œuvres in situ (dans la rue ou dans les friches) procèdent-elles d'un repérage et d'une réflexion préalables ? Ou

improvisez-vous selon le support ?

Les œuvres in situ sont improvisées (comme les toiles). Ça part d'une impression forte que me laisse un mur par sa forme, sa taille, son environnement... Et il s'ensuit une envie irrésistible de le peindre, je n'ai jamais su pourquoi...

N'est-ce pas paradoxal pour un street artiste de « s'enfermer » dans un lieu ?

Je ne me considère pas comme un street artiste, je suis peintre tout simplement. Je viens du graffiti, donc peindre un mur en extérieur ou une toile en intérieur relève de la même envie...

Si vous n'obtenez pas de réponse favorable, quelles conséquences cela aura t-il sur votre travail ?

Je ne pourrai pas mener à bien les différents projets en cours. J'ai dû mettre plusieurs travaux en attente faute de lieu. Je ne pourrai pas assurer mes commandes dans les délais et je mettrai toute mon énergie à trouver des lieux éphémères au lieu de travailler.

Propos recueillis par Eric Prévert

<http://www.goulwen-mahe.com>
<http://oneleyto.com>
[www.leyto224.tumblr.com](http://leyto224.tumblr.com)

EXTRA-MUROS

Les murs ont la parole

Cinq filles et un garçon, étudiants à Sciences-Po Rennes ont réalisé un documentaire sur le street art. *Extra-muros, les murs rennais en six portraits* explore les palettes de l'art urbain côté coulisses et côté scène. Une plongée pertinente dans un univers aussi secret que pluriel.

« Le week-end prochain, on va choper des bombes au soldeur et on va partir taguer dans la ville. On était une dizaine et on a défoncé l'écomusée! » Mathias Orhan, alias Brez, se souvient de ses débuts d'activiste mural à la fin des années 1980. Voies ferrées, usines désaffectées, ancienne imprimerie à Cleunay... et rapidement l'image du vandale s'imprime dans l'esprit commun. « Vandale, ne faisait pas partie de notre vocabulaire, précise Brez. Mais les gens voyaient surtout les tags, pas les graffitis en couleur, il fallait aller dans les friches. »

« Quand on voit un graff, on dit vandalisme, alors que quand on pose une affiche ou une photo, on dit street art, analyse Eat, totalement investi dans sa pratique. Il y a plein de graffs que les gens ne voient pas; ils sont trop abrutis par les pubs. » « On n'est pas des vandales; on n'empêche pas les choses de fonctionner, renchéissent Los Narvalitos, les plus radicaux des six artistes rencontrés dans le film, fidèles à l'attitude libertaire des premiers graffeurs. On n'est pas des artistes non plus. On fait du graffiti, point! » Pour eux le street art n'existe pas: « C'est du municipality art ». Cela a pourtant permis « à des gens de devenir des artistes, d'y mettre leurs émotions », souligne Brez, même si une certaine « pratique du graffiti devient décorative ».

« Se faire voir ou aller se faire voir »

Les profils et les motivations des créateurs urbains diffèrent autant que les supports et les techniques utilisés. Les Arrival dessinent et collent des stickers partout: panneaux, poteaux, poubelles, murs des toilettes... « Pour montrer notre travail, et tromper l'ennui aussi. On a commencé un été où on avait rien à faire. **Les réactions sont rarement modérées. Soit des compliments, soit on s'en prend plein la gueule. Le but c'est de se faire voir ou d'aller se faire voir.** »

« Au début c'était un jeu, c'est devenu un rituel, raconte Eat. J'ai besoin de faire ça chaque jour pour me sentir



bien. Comme ceux qui pratiquent un sport, ça les dé foule. J'espère apporter quelque chose à la ville, laisser un legs. » Mardi Noir juge la température d'une ville, son attractivité, son dynamisme à ce qu'il voit sur les murs. « C'est par souci d'originalité que j'ai choisi le collage. Le but est d'interagir avec mon environnement. J'aime ma ville, c'est ma muse, le support de mes créations. » Sensation proche pour Ali, qui exécute des mandalas à même le sol et intervient aussi en galerie. « La rue est vraiment un medium différent. Tout est accentué sur l'acte de créer. Après, ton travail ne t'appartient plus. Il est livré aux dégradations du temps, parfois à celles des gens. » Sans message particulier. « Il y a autant de fiches de lecture que de spectateurs, observe Mardi Noir. Un enfant va voir le côté ludique, poétique, quand d'autres verront l'aspect politique ou engagé. » Un avis que pourraient partager Los Narvalitos qui concluent: « Un mur sans paroles, c'est le peuple qui se tait. De tout temps, de Lascaux à maintenant, les gens ont toujours écrit sur les murs. Ça fait partie de notre culture! »

Eric Prévert

https://www.facebook.com/extramurosrennes/time-line?ref=page_internal
extramurosrennes@gmail.com



ARRIVAL

Salut les poteaux !

Val et Ari ont créé Arrival pour tromper l'ennui, ils ont fini par tremper dans la nuit rennaise, où se réverbèrent les motifs colorés de leurs stickers.

Un mois d'août à Rennes... Un mois de doutes pour deux jeunes étudiants en pleine farce de l'âge, et qui s'ennuient à mourir. Ari et Val ont 18 ans, et l'été 2011 ne sera pas synonyme de « on bronze ». Plutôt que les plages de sable fin et la côte d'Azur, les places désertes de la capitale de Bretagne et la côte d'usure. « Nous avons passé notre été à travailler dans une usine, à la préparation des commandes, se souvient Val. L'une de nos tâches consistait à poser des autocollants sur les palettes. Nous avons eu la même idée au même moment: piquer les stickers, sur lesquels figuraient notamment les numéros d'expédition, pour les coller dans la rue. »

C'était il y a quatre ans, et entre-deux, un ex-grafeur devenu imprimeur leur lègue un véritable trésor: « il nous a donné des fins de bobines. Notamment deux kilomètres de bandes réfléchissantes, des milliers de ronds fluos... Ari et moi, on est un peu devenus fous avec tout ça. »

De tromper l'ennui d'origine, les deux artistes portés sur la bobine finiront par triper la nuit, propice à tous les défis. « Notre style a un peu évolué, mais il a toujours été proche de la bande dessinée, et très coloré. Nous dessinons un peu comme des enfants en disant des trucs d'adultes. Nos stickers sont aussi un moyen d'adresser quelques *private jokes* aux amis. » .../...

Ari est parti faire les beaux-arts et mettre le bazar en Roumanie, son alter ego se retrouve donc seul aux commandes, condamné à fêter seul, chaque jour, la Saint-Arrival. « Arrival n'a jamais eu l'obsession du territoire. Au mieux, le sticker est pour nous un prétexte pour visiter la ville. » Le prétexte se traduit par environ 40 000 stickers, tous uniques, collés sur les poteaux et autres gouttières rennaises. « Nous évitons les horodateurs et le mobilier du Star, car les autocollants sont enlevés immédiatement. » Même si la pratique est sauvage, Arrival sait « coller » en intelligence.

« C'est moins marrant sans un ami ». Orphelin de son pote, Val ne se laisse pas pour autant coiffer sur le poteau: il exposait récemment au bar le Rétroviseur des œuvres réalisées en collaboration avec Ali. Et continue de se lancer des défis: « j'ai dans l'idée de coller quelques centaines de stickers en une seule nuit. »

Arrival, pour crier « c'est nous qui arrivons, et c'est tous les jours. » Loin de se poser comme concurrente d'autres bandes adhésives rivales, le mini-commando ne défend « aucun discours, même si ne rien dire est déjà un discours. Nous sommes purement dans le quantitatif. Le topo sur les artistes qui apportent la lumière à la ville et le bonheur à ses habitants m'énerve un peu. »

Comment définit-il sa pratique? « J'aime raconter de fausses vraies histoires, une hagiographie imaginaire. Je dessine toujours en improvisation totale. » Trucs « inutiles qui prennent du temps », les stickers Arrival décollent bien sûr pour des destinations aux quatre coins du monde: « dès que des amis partent en voyage, nous leur demandons de se prêter au jeu du collage. « Aujourd'hui, on peut tout dire, mais on n'est pas encore prêts à tout entendre ». Posé en conclusion par un jeune homme de 22 ans, le proverbe est d'une infinie sagesse. Il résonne étrangement avec cette liberté d'expression tellement à la mode aujourd'hui, et donc forcément galvaudée. Ultime clin d'œil du hasard: le style Arrival nous évoque un peu la patte de Pierre La Police. Un comble pour une pratique illégale.

J.-B. G.



J.-B. G.

MÉMÉ

Mamie sticks around

Mémé est un quadragénaire respectable. Il est père de famille. Il porte le complet veston. Il travaille dans la banque. Mais le cadre aime en sortir - du cadre.



J.-B. G.

Toutes les semaines, Mémé colle de sa main des stickers de couleur jaune, grands comme la paume, sur le mobilier urbain des lieux qu'il traverse au quotidien. Même au boulot. Même en vacances. Et forcément beaucoup à Rennes. Mémé s'est inventé une police de caractères pour associer invariablement en deux lignes le souvenir de sa grand-mère à une phrase musicale à son goût. Du genre *Come on Mémé, light my fire!* ou *Mémé naviguait en père peinard*. Comme une petite musique qui luit en plein jour. Mais diable, pourquoi donc?

Mémé?

« C'est un hommage à ma grand-mère Eugénie, décédée il y a deux ans. Je lui dois beaucoup car elle m'a élevée avec ma mère. Elle était agricultrice. Elle ne voyageait pas. Moi, je l'emmène jusqu'à Venise. Elle n'écoutait pas de musique? Je lui fais découvrir mon répertoire. J'aime ce décalage. Je ne suis jamais allé sur sa tombe. Ces stickers sont une manière de me rappeler sa présence. De la ressusciter ».

La musique ?

« J'en écoute beaucoup. Du rock indépendant autant que Jean Ferrat. Avec le MP3, on la possède, on la consomme, on l'ingurgite... Mais prend-on vraiment le temps de l'apprécier ? Lire des paroles fait naître des idées, rappelle de bons moments, donne le sourire... La musique parle politique, social et sentiment. C'est une source d'inspiration inépuisable ».

Le sticker ?

« Coller un sticker est simple. Le sticker ne s'impose au passant que s'il le décide. Il est éphémère. Ce n'est pas du vandalisme. C'est un acte de partage ».

O. B.



LA NUIT, LES CHANTS DE GOUTTIÈRE...

Certains jeunes artistes n'ont pas eu la chance, enfants, d'être pris dans les bras de ses chansons. La rumeur folle a même couru dans les rues de Rennes, enjambant les petits ponts de bois, sautant au-delà des murs pour grimper le long des gouttières : Yves Duteil serait un collectionneur averti de graff nantais. Et ben nan ! Le pas triste artiste, aux cheveux longs et à la guitare bienveillante, est ce que l'on appelle un roi de la comptine mélodique et de la chanson douce. Des stickers célèbrent aujourd'hui sa grâce. Une sorte de réseau soucieux de la bonne santé de cette star d'une autre jeunesse.

Retour en grâce, de hype ou de flamme, ou de manie vieille... Saluons notre poteau d'hier, sur les gouttières d'aujourd'hui.

J.-B. G.



LA QUÊTE DU GRAFF

Grâce au numérique, le street art a trouvé une pérennité. Mêmes recouvertes ou détruites, ces œuvres - par essence éphémères - sont désormais archivées sur les blogs des artistes, les réseaux sociaux, ou par des passionnés à l'affût de la moindre apparition graphique murale. Tour d'horizon non exhaustif.

Collecteurs passionnés

Expositions temporaires

<http://expotempo.blogspot.fr>

Sous-titré « street art & graffitis à Rennes », le plus complet et le plus documenté des sites locaux. Administré depuis 2010 par un dénommé Stick, il contient plus d'un millier d'occurrences datées, encore plus de galeries, et des centaines de libellés (terme préféré à « tags »). Où l'on apprend que Banksy n'est pas passé à Rennes même si on l'y a croisé...

Polis-Art

<http://blogs.leschampslibres.fr/>

polis-art/

Hébergé par la plateforme des Champs Libres, ce blog annonce la couleur : « Polis-art... politique et street art, intimement liés ». Crée en 2012 par un militant associatif et culturel rennais, Polis-Art regroupe des centaines de photos avec le nom de la rue où se trouve l'œuvre. Outre les traditionnels tags d'artistes, les styles sont aussi précisément référencés : affichage, cartonnage, collage, faïence, fresque, pochoir, sticker... Et même « Société et citoyenneté » !

Roazhon Street-art

<https://www.facebook.com/RoazhonStreetArt>

Nombreux albums photos thématiques (bestiaires Cats Attack, Monstres & Merveilles) ou classés par lieu : rue Saint-Melaine, stade de la Bellangerais, Colombier, Cleunay, quai Duguay-Trouin, place Saint-Germain...

Graff Rennes

« Rennes au coin de la rue, since 2006. » Intéressants témoignages visuels des années 2006-2008 « quand il y avait des murs », observe l'auteur de cette page Facebook.

Street Art Substances

<https://www.facebook.com/StreetARTSubstances>

Récente (janvier 2013) mais déjà très documentée, cette page Facebook « met en valeur les meilleures pièces qu'on croise et qu'on aime (principalement sur Rennes) ». Des dizaines de galeries d'artistes.

3 millions sous les blogs

<http://valdosilasol.blogspot.fr>

Site personnel d'une grande voyageuse (Val) plein de chouettes photos. Deux galeries spéciales Rennes et street art.

Alter1fo

<http://alter1fo.com/patrimoine-2/street-art-patrimoine-2>

Le webzine « citoyen rennais » a publié plusieurs articles sur des figures de la scène rennaise (Mioshe, Heol, Brez, Žilda) et notamment une belle rencontre avec War.

Trompe l'œil

<http://www.trompe-l-œil.info>

Certes, l'habillage du site est un peu à internet ce que les motifs à fleurs sont à la tapisserie, mais on ne se trompera pas en affirmant que Trompe l'œil est une référence : 6 000 projets du monde entier y sont justement référencés.

Et aussi : <http://streetart360.net>

Généralistes

FatCap

<http://www.fatcap.org>

Fondé en 1998. « À une époque où les appareils photo numériques n'existaient pas encore. [...] Au début, il s'agissait d'une simple galerie où étaient empilées les photos que nous prenions quand on séchait les cours. » En 2001, le site devient un portail interactif avec page personnelle des artistes. En 2007, l'équipe se structure pour « traiter l'actualité du graffiti international » avec la volonté « de donner un aperçu exhaustif du mouvement culturel graffiti à travers le monde ».

The Street-art Blog

Intitulé « journal d'un collectionneur », une base de données mondiale.

Street Art Utopia

<http://www.streetartutopia.com>

Un magnifique site anglophone.

Street Vision

https://www.facebook.com/Street.Vision.fr/info?tab=page_info

Une application pour promouvoir les arts de rue. Prenez des photos, visionnez les sur la carte, utilisez le GPS pour être guidé.



Quand les sciences dures rencontrent le sens sur les murs, cela débouche sur Tuya Tag, une appli pour avoir le street art définitivement dans la peau.

Pour être franc, le truc de François Bodin, c'est plutôt les super-calculateurs, qui vous prédisent le temps qu'il fera demain ou qui vous préviennent quand la terre va trembler. « **Dans notre langage, nous parlons de calculs haute-performance** » précise le prof d'informatique de l'Irisa. Le jour où il nous reçoit sur le campus de Beaulieu, il nous invite d'ailleurs au passage à assister au vol d'un drone. « Un drone peut être utile pour faire du relevé de mesures, par exemple. »

L'informaticien a de la suite dans les idées, et qui sait, peut-être qu'un jour les petits ovnis auront leur rôle à jouer en matière de... street art. Car le sujet de notre rencontre est plus graff qu'il n'y paraît. **Avec deux étudiants en master, François Bodin a en effet créé une application pour mobile Androïd, et baptisée Tuya Tag.** « Le graffiti est une forme de donnée intéressante par rapport à nos problématiques scientifiques, et notamment la sémantisation des données: comment définir un graffiti en dehors de l'image? ».

Tuya celui-là ?

Prototype d'application répertoriant les graffitis, Tuya Tag fait suite à Atlas Museum, une première expérience menée pour le ministère de la culture et relative au 1 % artistique. Quand certains collectionnaient et échangeaient les images de foot Panini à coller dans leur cahier, Tuya Tag permet de faire la même chose sur la toile. L'interface internet de

l'application est en open data, et par conséquent totalement ouverte. Cobayes des informaticiens, les graffeurs donnent donc leurs œuvres à la science et aux chercheurs. Voulue la plus simple possible, l'application Tuya Tag invite ainsi les photographes en herbe à alimenter en direct le site éponyme. Contributif, géo-localisé et horo-daté (et donc permettant une approche des graffitis dans le temps, sur le même mur par exemple), le geste repose aussi sur le partage avec, en toile de fond, l'idée d'un réseau à créer. « Chaque image est accompagnée d'un repère géolocalisé, d'une photo bien sûr, et pourquoi pas d'un commentaire. »

« Notre boulot est en quelque sorte de créer la boîte à outils la plus performante possible. Après, je dirais que nous ne sommes plus spécialistes, mais c'est une autre étape, forcément collaborative et co-constructive. » Avis aux amateurs !

tuyatag.irisa.fr

J.-B. G.



Un jeudi avec Mardi Noir et les autres

Ensoleillé et très coloré, le jeudi 4 juin 2015 a vu une drôle de tribu d'artistes envahir les rues de Rennes dans le cadre de Qui Rennes me suive, une opération estampillée « Nuit des 4 jeudis ». Retour sur une visite guidée pas comme les autres.



Un simple panneau blanc dans son cadre noir... Collée sur un mur, l'œuvre ressemble à une grille de départ. Elle est signée Mardi Noir et sa mention « Affichage libre » a le mérite d'être claire. Ce sont tous les Rennais qui sont conviés à être acteurs du parcours street art imaginé dans le cadre de la Nuit des 4 jeudis. Il fait encore jour, le soleil est au zénith, et nous avons décidé de prendre les devants, histoire de suivre tous ces *works in progress*.

Affichage libre, donc. Notre reportage commence par une œuvre renversante. Posée sur l'herbe du square Hyacinthe Lorette, une sculpture en résine. Elle représente un graffeur la tête en bas, bombant des auréoles arc-en-ciel sur l'herbe. Des portes vers le bonheur. Pendant que le personnage imaginé par Seth et moulé par Mari Gwalarn plonge dans les tréfonds de l'âme, le Christ en croix voisin nous parle quant à lui d'élévation.

Nous laissons le graffeur immobile à ses vortex pour nous intéresser aux Freemouss. La triplette de rebelles filles aide un cerisier japonais à se déployer sur les murs des remparts. Les outils de nos trois fleuristes : un peu d'eau, de la farine, et de la mousse végétale. Qui a dit que le lichen n'était pas nickel ?

Un petit passage vers la rue Saint-Louis nous confirme que du son sera bientôt répandu sur les murs : les gars de la Crémerie sont en train d'offrir un second souffle aux cassettes audio d'antan. Il n'est pas encore tout à fait l'heure de rembobiner le film, mais l'on se dit déjà que la

mélodie sonne juste. Il est vingt heures, rendez-vous a été donné aux chasseurs d'auto-graff devant la salle de la Cité. Le cortège (plusieurs visites guidées auront lieu au cours de la soirée) prend la route, ou plutôt la rue, tandis que la guide pose le décor : « l'art pariétal est le plus vieux du monde, nous explique-

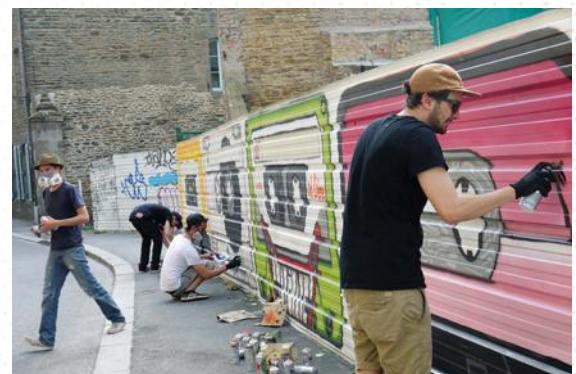


t-elle. Les Romains déjà dessinaient des zigounettes sur les murs. » Elle évoque Heol et son dernier exploit: peindre la façade d'un immeuble en rappel, avec des élagueurs; cite Seth, dont le nom a fait le tour du monde, accompagné de ses personnages passe-muraille... « Depuis quelques années, les rues de Rennes se colorent », pose-t-elle avec un sourire; sans oublier Mioshe et ses fresques hantées par un peuple que Jérôme Bosch accueillerait à bras ouverts dans son enfer.

Quoi de neuf docteur? On les avait laissés devant une page blanche, ou noire. Quelques heures plus tard, c'est un magnifique lapin que nous posent Apoz et Haiku. Nous sommes exacts au rancard pour saluer Bugs Bunny et sa carotte pas mob. Quelques mètres plus loin, un vieil homme nous salut de son regard profond. Les teintes orangées sont douces, et l'homme a l'air très sage. Ainsi parlait Zarathoustra dans ce lieu de passage très fréquenté. L'œuvre est signée Glaz, et ne manque pas de classe.

Et la bisque fut venue... Aussi marrant que marin, Antoine Château a ancré son style dans les fonds aquatiques et gastronomiques, et le homard est un peu son animal fétiche. Cette fois, un poisson bleu se faufile entre le peuple bigarré de la plage Sainte-Anne. Nous mordons quant à nous à son hameçon tout ce qu'il y a de plus sympathique. *That's all folks*, comme dirait Bugs Bunny!

Texte et photos: Jean-Baptiste Gandon





Artiste peintre maître de sérigraphie, DëUG sait aussi être un peintre altruiste quand il organise les désormais fameuses expositions 1 m^2 . Et si ces événements annuels font rentrer le street art dans une petite case, c'est pour mieux élargir son horizon artistique. *Last but not least*, chaque exposition se concrétise dans l'édition d'un livre, au format carré lui aussi.

Reservoir DëUG

Il y a du Socrate chez DëUG. Sans doute parce que le trentenaire n'hésite pas à... douter, conscient que la réalisation d'un graff dépend de cent mille paramètres, et qu'il n'y a jamais une seule réponse à une question. Il y a aussi du Docteur Sócrates chez l'artiste Rennais qui connaît si bien Rio, ses éclats de voix et de couleurs. Docteur Sócrates, le célèbre joueur de ballon rond, fameux pour ses shorts ajustés au millimètre près, son port altier et surtout, son jeu collectif.

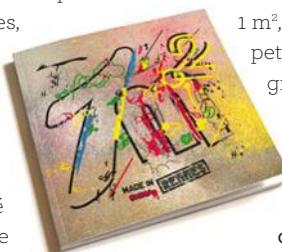
Le Breizh Illien originaire de Cintré a d'ailleurs mis une veste floquée aux couleurs du Brésil pour l'occasion. Altruiste, il parle d'abord du travail de Leyto : « Un artiste qui compte. Son travail est de plus en plus formel, repérable par une utilisation très personnelle du noir et des petites couches de couleur. » Mais le sens du partage n'empêche pas l'esprit critique : « Il y a certes un frémissement à Rennes au niveau des artistes, mais toujours un problème de lieu. On le constate quand on va ailleurs, à Lorient ou à Brest, où ils ont dix ans d'avance sur nous. » Pourquoi ? Retour de la folie sophie : « Il y a cette idée que nul n'est prophète dans son pays, que l'herbe est plus verte ailleurs. Peut-être sollicite-t-on aussi un peu trop les artistes internationaux ? » De gré mais pas de force, DëUG est aussi positif : « un nouveau type de démarche est en train de s'installer; je pense à des événements ponctuels, comme une expo *in situ* par exemple, organisés dans des squats, ou des maisons en ruine attendant d'être rénovées. Je trouve cette démarche gagnante-gagnante, pour utiliser un langage à la mode. »

Warinsky

Le curriculum vitae de DëUG présenté rapidement : « je suis plutôt dans l'image, le pochoir, voire un peu la peinture à l'huile. J'ai aussi fait une école d'arts décoratifs à Nîmes, et peint en live sur le rock progressif de mon groupe de musique. » À Rennes, le colocataire de Heol se lance dans la sérigraphie : « je monte mes cadres, je tends mes toiles, tout

est artisanal, sauf l'encre et le produit d'insolation. »

Côté muses, DëUG revendique l'influence de Kandinsky et de Warhol. « En toute modestie, je dirais que j'explore le contenu de l'un et la forme de l'autre. » La capacité d'Andy le dandy, à imprimer plusieurs fois la même image, pour en montrer la détérioration progressive. « J'aime assez l'idée de casser mes sérigraphies, ce qui est trop net... »



1 m^2 , donc... N'est-ce-pas un peu petit pour assouvir les rêves de grandeur des street artists ?

« L'idée la plus importante dans cette exposition est son caractère collectif. J'ai peut-être ramené cela du Brésil, travailler ensemble fait vraiment partie de la culture des gens, là-bas. » Une idée pas bidon, bidon, bidonville, importée deux années de suite du côté de la friche de l'Élaboratoire, où se sont tenues les premières éditions. « L'exposition 1 m^2 , ce sont trente artistes rennais (j'insiste sur le caractère *made in Rennes*) disposant chacun d'un mètre carré pour s'exprimer. Le support est libre, ça peut être de la toile, de la tôle ondulée, du métal... »



LE LIVRE

1 M²#2---- MADE IN RENNES

Couverture papier doré 250 g

Édition limitée.

Sérigraphie 6 couleurs, fond spray.

Intérieur 127 pages - 200 g -

impression numérique

35 €



Last but not least, chacune des expositions a trouvé un prolongement dans l'édition d'un livre. « L'idée est de garder une trace, et aussi d'aller plus loin dans la connaissance de l'artiste. »

La conversation file, mais le mot street art y est étrangement absent: « Je n'ai pas une vision réellement street art de ce que je fais. Les artistes invités sont d'ailleurs graffeurs, sculpteurs, photographes... Si certains travaillent dans la rue, leur pratique pendant les expos 1 m² n'est pas la même. » Pas dupe, donc, et en plein doutes: « quand je suis arrivé à Rennes, le graffiti, c'était une question d'urgence, aujourd'hui, c'est juste tendance. »

Commandé par un particulier, son dernier projet d'un bleu dominant nous ouvre la fenêtre sur un univers bucolique et des petits oiseaux évoquant une estampe japonaise. Zen et serein, DëUG n'en perd pas pour autant le fil de sa philosophie: « au final, l'idée est de montrer que les artistes accueillis aux expositions 1 m² ont aussi leur place au FRAC ou à la Criée. Ce dernier lieu serait d'ailleurs idéal pour la prochaine édition. » À bon entendeur. En attendant le grand écrin, DëUG reste un maître carré dans ses idées, même en plein moi doute.

Jean-Baptiste Gandon

www.deug.fr

<http://fr-fr.facebook.com/pages/1M2/522184257833475>

POCH

Liège, tu saignes

Du ciment de la rue aux cimaises des galeries, et des collages aux pochoirs, Poch creuse depuis vingt-sept ans un sillon d'autant plus inimitable que ses acryliques sont uniques. Le peintre punk-rock commet cette fois *Bloody Belgium*, une échappée belge sur les traces d'une bande de potes punks liégeois.



Richard Volante

Le propos de *Bloody Belgium* n'est pas d'écrire l'histoire du punk-rock belge, mais plutôt de revivre une drôle d'époque de l'intérieur, en plongeant dans un melting potes liégeois. De rouvrir une parenthèse en chantier, de la fin des années 1970 au début des années 1980, quand des anars chroniques décidèrent de faire du raffut.

Cette épopée ébouriffée, Poch a souhaité nous la montrer vue de Boule, l'incontournable icône punk locale, et de tous ses acolytes. Mais surtout, vue de Luc Lacroix, photographe amateur

mais néanmoins moteur, par qui tout a commencé.

« Luc a photographié ses potes jusqu'en 1984. Ensuite, il est devenu magasinier dans une usine de pièces pour tracteurs. » Tout a commencé fin 2010 avec une envie d'exposition partagée par Poch avec l'artiste belge Elzo Durt. C'est la naissance du projet *Bloody Belgium*. « Pour la préparer, nous avons fouillé les archives de Liège et de Bruxelles. » Poch finit par exhumer le trésor caché de Luc Lacroix: deux mille clichés de concerts, de fêtes et de gueules de bois, bref, un point de vue imprenable sur la ville. « J'ai tout de suite compris l'importance de ses images », commente l'archiviste activiste. Les cinquante images initiales de l'exposition se sont multipliées comme les petits pains lors des chaudes soirées liégeoises. « Je suis allé chez Luc en 2012 avec l'idée de



Luc Lacroix

CV DE POCHÉ

Poch en quelques mots : né à Saint-Malo, est happé par la vague punk rock à 14 ans, et commence à bomber au pochoir dès 1988. Détour par Saint-Malo, se distingue par ses collages à l'échelle 1 réalisés sur des bobineaux Ouest-France. Acrylique, collage in situ, pochoirs ou affiches, peu importe la façon, le rythme est stakhanoviste. A exposé son travail dans de nombreuses galeries (Fondation Cartier, Agnès B, Galerie LJ, Alice Galerie, etc).

Déteste l'expression street art et se revendique peintre issu du graffiti : « mes acryliques sont uniques, comme n'importe quelle œuvre ». Crée avec Brez le festival la biennale Teenage Kicks en 2013. Il dit : « J'ai découvert ma voie en 1988, par le biais du mouvement punk rock.

J'aimais les pochoirs sur les blousons, les pochettes de disque... Le livre *Pochoirs à la une* a également eu une influence déterminante sur ma pratique. » De 1976 à 1986, le quadragénaire mène, sans nostalgie, un véritable travail d'historien sur une époque qu'il n'a pas connue. « Pour certains groupes, je dois carrément creuser pour retrouver les archives. J'aime retrouver des choses d'époque, mais en les rendant vivantes. » Comme Mona Soyoc, du groupe Kas Product tenant la pose en chair et en os à côté de son effigie de papier.

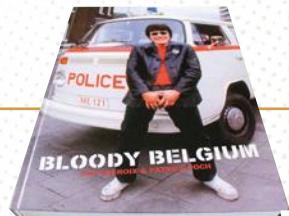
Voir aussi : <http://metropole.rennes.fr/actualites/culture-sport-loisirs/culture/du-son-sur-les-murs>

prolonger, voire d'étoffer l'exposition *Bloody Belgium*. Un livre éponyme est sorti en février 2015, faisant suite à l'exposition présentée l'année précédente à La galerie du jour, à Paris.

« Pourquoi ce livre ? En raison de la qualité des images de Luc, mais aussi parce qu'il est rare que quelqu'un suive ses potes pendant 7 ans. Son témoignage est unique. » Poch y prolonge et réactualise les vues du photographe par ses collages acryliques. « **Les clichés dormaient dans les boîtes. Ça a été un gros boulot de remettre des noms sur les visages, et des dates sur les épreuves.** »

Sur la couverture de ce livre très loin du format de poche, le combi Volkswagen orange fluo de la police d'alors nous rappelle que le plat pays est plein de reliefs et ne fait jamais rien comme tout le monde. Pour parodier le nom d'une célèbre boucle cycliste du coin, l'histoire racontée par *Bloody Belgium* est un peu celle de Liège-Bastion-Liège, il n'est pas rare que l'on glisse sur un pavé et inversement. Quand les Sex Pistols chantaient « No futur », les Fixator, les Kids, les Razors, Vortex et les survivants de la meute liégeoise auraient pu répondre « No Friture ».

J.-B. G.



BLOODY BELGIUM,
Luc Lacroix et Patrice Poch,
Poch Éditions & Wasted Talent.
264 p, 37 €. Disponible chez Le Failler,
Blindspot, It's Only, LTDC...
www.patrice-poch.com

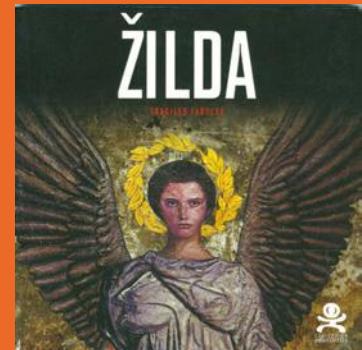
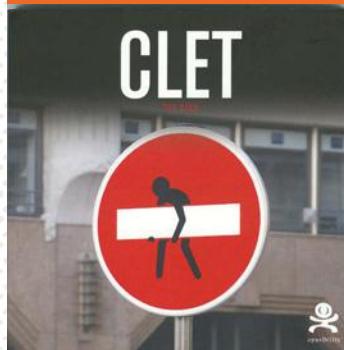
LE GRAFF DE A À ŽILDA

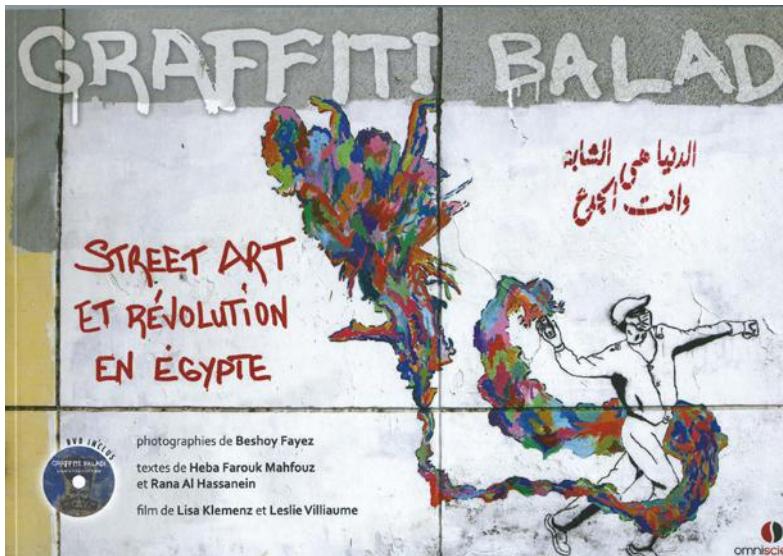
On attend religieusement chaque nouvelle parution de la collection Opus déliés aux éditions Critères. Le hasard faisant bien les choses, le 55^e et dernier numéro de la série est consacré au rennais Žilda.

Ernest Pignon-Ernest, Miss.Tic, Kouka... Les artistes de rue les plus prestigieux figurent bien sûr en tête de gondole des éditions Critères. La petite boîte grenobloise s'est fait une spécialité du graff et de tout ce que la peinture urbaine compte de pochoirs, de collages, voire de photographies. Bref, du sens sur les murs qui se retrouve pour l'occasion mis en page.

Les graffeurs de renom sont donc là, et les Rennais aussi, d'origine ou d'adoption : si le premier habite à Florence et le second à Naples, Clet et Žilda ont quelque chose en commun avec la capitale de Bretagne. Plein d'humour et de sens politique, Abraham Clet y a fait les beaux arts et certains passants ont pu tomber dans l'un de ses panneaux détournant le sens de la signalétique urbaine. Aux antipodes du Florentin, le Napolitain Žilda cherche quant à lui à prolonger la grande histoire de l'art, cultivant les mythes avec beaucoup de sens poétique, et redonnant une seconde vie à des monuments de mémoire frappés d'amnésie.

Le « Cletomane » et « Icare » figurent respectivement en 50^e et 55^e position de la collection petit format. Né vous fiez pas au sens interdit, ici tout est permis, y compris les livres hagiograff les plus audacieux. Monseigneur de Balaguer aurait certainement apprécié.





LIVRE-DVD

Tahrir, oasis de liberté

Quand les armes sont plus que jamais une arme de destruction massive, le graffiti se révèle être un art de séduction massif, et surtout un instrument majeur de la liberté d'expression. Appliqué par la réalisatrice Lisa Klemenz à la révolution égyptienne, cela donne un livre-DVD documentaire rempli de rêves utopiques, de revendications politiques et de motifs atypiques.

Le 18 février 2011, au Caire, place Tahrir. Le président Moubarak a donné sa dé-

mission, les Egyptiens célèbrent le vendredi de la Victoire. Jeune réalisatrice de films d'animation, la rennaise Lisa Klemenz est partie sur les traces de cette Révolution égyptienne, deux ans après les événements.

Des traces laissées dans les rues de l'ancestrale capitale par une jeunesse cairote plus avide de faire le mur que la guerre. En collaboration avec la réalisatrice Leslie Villiaume, le photographe Beshoy Fayez, les auteurs Heba Farouk Mahfouz et Rana Al Hassanein, la native de Bourg-des-Comptes a donc choisi l'éphémère street art pour immortaliser la Révolution égyptienne. Pendant que les rues devenaient rouge sang à force de répression, des citoyens ont en effet choisi les murs de la capitale égyptienne comme page blanche et comme force d'expression, histoire de mettre un terme aux années noires d'un régime draconien aux allures de farce macabre. Leitmotiv politique, la liberté d'ex-

pression est donc le fil conducteur de *Graffiti Baladi*, livre-dvd financé grâce au crowd-funding, et bel exemple de solidarité à tous les niveaux. Lisa Klemenz déclarait récemment au *Télégramme* avoir vu « le passage de l'euphorie à la désillusion dans les yeux d'amis du même âge que moi. » Très vite, « montrer l'expression de la contestation de la jeunesse égyptienne par le street art » est devenu une évidence. Sans Heba et Rana, le récit de ces heures troublées n'aurait sans doute pas été possible. Narratrices, les deux auteures sont aussi des figures féminines de la Révolution, des témoins de la première des premiers instants, comme le photographe Beshoy.

À parcourir les pages du livre et en miroir les murs de la ville, l'on songe que cette jeunesse a eu beaucoup de choses à revendiquer, à commencer par ce sacro-saint droit à la liberté d'expression. Certes, il y a des kalashnikovs peintes sur les murs, mais celles-ci crachent des coeurs; certes, on y aperçoit des tanks, pas roses comme à Prague en 1968, mais légers comme l'air, car portés par des ballons... On y aperçoit également l'hommage posthume au général Mohamed El Batran, un militaire qui a dit non, et qui l'a payé de sa vie. À la gravité de la situation politique, les citoyens ont répondu par le graff, répandant du sens démocratique aux quatre coins de la mégapole du Moyen-Orient. Une manière de dire qu'entre une partie des Cairotés et le bâton, il y a une histoire impossible. Une histoire de murs, réservés à la paix. J.-B. G.

A woman in a red patterned top and denim shorts is captured in mid-air, performing a high kick or jump. She is positioned in a narrow, sunlit street with traditional timber-framed buildings on either side. A large, bright red ball, possibly a hot air balloon, hangs from the building on the right, partially obscuring the sky. The scene is bathed in warm sunlight.

UN WEEK-END À **RENNES**

tourisme-rennes.com

Les Tombées de la Nuit - Rennes © Kurt Perschke - Photocredit : Tom Martin#RedBallProject

**DESTINATION
RENNES**
OFFICE DE TOURISME

LA PREMIÈRE FOIS QU'ON FAIT LE MUR

Pas comme artiste, non non, comme simple spectateur lambda. Quarante-huit heures passées sur site et sous un soleil caniculaire, histoire de suivre cette petite épope artistique, du premier trait au paint final. Le paint final ?

Une famille de suricates veillant au grain, route de Lorient. Outre la démesure de l'œuvre (11 mètres de haut), le plus frappant fut surtout l'intérêt manifesté par les passants, qu'ils soient du quartier ou non. Pendant deux jours, ont en effet fusé les échanges avec des personnes de tous les horizons, pour faire un clin d'œil aux célèbres tours situées juste derrière.

Un locataire a ouvert la porte de son appartement à un photographe, pour lui permettre de prendre un peu de hauteur; un autre locataire un peu chafouin nous a fait savoir que c'est son mur que l'on était en

train de peindre, avant de sortir son appareil photo en déclarant « c'est quand même mieux comme ça »; la directrice de la MJC La Paillette a décidé de faire des suricates le symbole du quartier et de sa saison 15/16 en mettant les lémuriens en couverture de sa plaquette; quelques grand-mères se sont arrêtées pour jeter un œil curieux; accompagnés d'un chien borgne, une paire de joyeux collègues venus récupérer du matériel se sont lancés dans un débat sur les talents comparés du perroquet de Peintures de guerre, peint sur le mur d'en face, et des suricates de War.

Des squatteurs se sont attardés quelques instants. Un runner a pris le temps de souffler pour encourager l'artiste-sportif en action. Impossible d'oublier la cerise sur le gâteau: ce jeune homme croisé dès l'aurore, aux alentours de 5 heures du matin; en fin de nuit blanche, l'étudiant de Rennes 2 hypnotisé par le work in progress ne quittera pas les lieux de la journée.

Et si le véritable réseau social se situait ici, à la croisée des chemins, et du hasard des rencontres ? Même si l'œuvre est et restera muette sur son auteur, l'image est quant à elle très parlante. Art du partage et non de l'appropriation, la peinture murale se passe facilement de morale mais véhicule beaucoup de valeurs. Et vu l'effet provoqué, on songe qu'un papillon aurait pu aussi faire l'affaire.



REPÈRES

- Rennes et le « street art »: paroles d'élus et paraboles de pros / p. 4
- 2015, l'odyssée de l'espace public : Teenage Kicks, un événement majeur à l'agenda / p. 12
- Du street art au strict art, quelle politique publique adopter ? / p. 20
- Régal de portraits / p. 36
- Game of Thrones, game of Rennes / p. 56
- De la rue aux galeries : street art... contemporain ? / p. 62
- Salut les poteaux : un street art sophi... sticker / p. 69
- La quête du graff : le street art dans les starting blogs / p. 72
- Un jeudi avec Mardi noir et les autres / p. 74
- Édition spaciele : quelques repères littéraires / p. 76

MOTS CLÉS

Mathias Brez, Patrice Poch, Heol, La Crémérie, GIEM, Street art sans Frontières, Les Bons copains, Roazhon Colors, Clet Abraham, Žilda, War, Dezer, Les Freemouss, Mari Gwalarn & Seth, Mardi Noir, Mioshe, les frères Ripoulain, Ali, Martin Bineau, Leyto Mahé, Sophie Cardin, Arrival, Mémé, Yves Duteil, DëUG, etc



OURS

- Directeur de la publication : Sébastien Sémeril
- Directeur général de la communication et de l'information Rennes Métropole – Ville de Rennes : Laurent Riéra
- Directrice générale de la culture Rennes Métropole Ville de Rennes : Corinne Poulain
- Coordination éditoriale et rédaction : Jean-Baptiste Gandon
- Ont collaboré à ce numéro : Olivier Brovelli, Didier Gouray, Éric Prévert
- Couverture : War, photographie : Richard Volante
- Direction artistique : Studio Bigot
- Impression : Imaye Graphic
- Dépôt légal : ISBN - 978-2-9164-8607-9

SUR LES MURS, RIEN ?

Sur les murs, rien ? Bien sûr que si, des lémuriens, ou plutôt des suricates ! Roi des animaux et des amis mots, War transforme depuis quelques années la ville en zoo urbain ou en animal factory, à vous de voir. Aussi anonyme que ses œuvres sont connues, l'artiste a accepté de se prêter au jeu collectif : réaliser une fresque sur commande, en plein jour, et destinée à la Une du magazine que vous parcourez en ce moment même. Pour lui, cette « première » est plurielle : il a travaillé sans la lune pour l'éclairer et son papa suricate, mesuré de pied en cap, culmine à 11 mètres de haut. Perché sur son échafaudage, et armé de sa perche de 6 mètres de longueur, le peintre a pu laisser libre court à son art pointilliste grand format. Waouh, ou plutôt War !

Découvrez le making-of de cette aventure en vidéo sur rennesmetropole.fr



A photograph of a woman in a red patterned top and denim shorts jumping in a narrow, sunlit street. She is reaching up towards a large, bright red ball that hangs from the eaves of a building. The street is paved with cobblestones and lined with traditional timber-framed buildings. The scene is bathed in bright sunlight.

UN WEEK-END À **RENNES**

tourisme-rennes.com

Les Tombées de la Nuit - Rennes © Kurt Perschke - Photocredit : Tom Martin#RedBallProject

**DESTINATION
RENNES**
OFFICE DE TOURISME